N° 145 OCTOBRE 1931.

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Credo
in sanctam Ecclesiam catholicam

L'acte de foi est proprement indescriptible et indéfinissable, comme tout acte de vie, surtout de vie surnaturelle. Ses sources sont cachées; il jaillit de profondeurs qu'aucune analyse n'explore tout à fait. On constate cependant que trois éléments concourent à le former : un élément intellectuel, un élément moral et un élément divin. La foi est une pensée; la foi est une bonne volonté; la foi est une grâce. Si l'on voulait la définir d'une seule phrase, on pourrait dire : la foi est un acte de la raison accompli dans certaines dispositions morales et sous l'action de Dieu.

Son objet nous est connu : c'est le divin et tout ce qui entretient avec le divin une liaison nécessaire au regard de notre fin. Nous sommes instruits de son motif : c'est Dieu seul, Dieu vérité infaillible et bonté souveraine, incapable de tromperie ou d'erreur.

Ce schéma suffirait à manifester sommairement la nature de notre foi, si une question très importante n'était soulevée par le rôle d'intermédiaire que joue ici notre Église.

La foi s'adresse à Dieu directement, disons-nous; à lui seul nous croyons et à son témoignage infaillible; à lui seul nous *faisons foi*, parce que, seul, il ne se discute point. Mais nous devons bien accorder que cet acte d'adhésion accompli dans le cœur a des préparations étrangères, des conditions de validité et un contrôle. C'est l'Église qui nous propose l'objet de foi. Telle est sa mission première. Elle transmet cette foi comme un héritage à celui qui naît en elle par le baptême, et elle le propose comme un choix à l'homme du dehors, qu'il soit ignorant ou infidèle. Il n'y a pas sans elle de foi authentique, de foi sûre, de foi méritante, parce que tel est l'ordre divin des communications, et que la foi ne peut donc pas plus monter à Dieu sans l'Église qu'elle ne descend de Dieu en dehors d'elle.

On peut sans doute aborder la doctrine directement et en reconnaître les caractères. Cette doctrine se prouve toute seule d'une certaine façon, par sa consistance propre, sa miraculeuse cohésion et son adaptation à la vie. Mais il faut bien observer que l'Église même fait partie de cet ensemble merveilleux, et non pas une partie quelconque, mais une partie complètement enveloppante, à la façon d'un cadre, d'un réseau, ou encore d'une « grille » cryptographique.

Rien dans le dogme ne peut se déchiffrer ni se définir complètement sans l'Église; rien donc, sans elle, n'est proprement reconnu, identifié, et encore moins garanti. La garantie de l'Église est une condition essentielle de la foi, et elle-même, l'Église, est un dogme de foi. De sorte que la formule : *je crois en l'Église*, a un double sens :

1° je crois que l'Église est ce qu'elle dit, à savoir divine, comme procédant du Christ Dieu pour la prolongation de sa mission sur terre; 2° je crois tout ce que dit l'Église, comme interprète de la révélation du Christ Dieu.

Cela, on le sait bien, fait scandale auprès de beaucoup de gens. « Que d'hommes entre Dieu et moi! » s'écriait Jean-Jacques Rousseau. Mais que signifie cette plainte? Voudrait-on une révélation individuelle? On ne se la représente pas bien! Ce sont les mêmes qui répugnent à toute révélation et qui en veulent une pour chacun! Équivoque peu sincère ou inhumaine exigence.

Une religion individualiste en son origine de foi ne se comprend pas plus qu'une religion individualiste en son déploiement ou individualiste en son terme. Nous sommes une race; Dieu vient à nous tels que nous sommes, et nous devons adhérer à lui, pour la croyance ou pour l'action religieuse, tels que nous sommes aussi, *uns* collectivement comme il est *un* substantiellement. « *Un seul Dieu, une seule foi, un seul baptême* », dit logiquement saint Paul.

L'individualisme est condamné aujourd'hui dans tous les domaines : en politique, en sociologie, en économie, et, à certains égards, en science et en art même; nous n'allons pas le réinstaller en religion, là où il serait le moins de mise, puisque le sentiment religieux est de tous, entre nous, le plus commun, le plus étranger en lui-même — quoique non point en ses transitoires et accidentelles manifestations — à ce qui nous divise en races, en civilisations et en peuples.

Cela étant, on doit accorder que l'adhésion à une foi religieuse, fait initial, fait constitutif de notre groupe en face du divin, ne peut pas être d'initiative individuelle; elle doit être un fait social, et puisqu'il s'agit du surnaturel, elle doit être un fait social d'origine divine, à savoir une parole de Dieu à l'humanité.

La question est de savoir comment la collectivité humaine sera touchée, en quelles formes auront lieu les dérivations, soit au départ pour les acquisitions, soit ensuite pour le contrôle.

Nous savons ce qu'il en est. Quand on se réfère à l'ordre d'exécution, à l'ordre historique, on dit avec saint Paul : « *Dieu, autrefois, à plusieurs reprises et en diverses manières, parla à nos pères par les prophètes, et en ces derniers temps, il nous a parlé par son Fils.* » Je n'aurai garde de discuter cette formule au niveau de pensée où elle est exposée par l'Apôtre; mais il faut ajouter qu'en parlant ainsi, on suit l'ordre des temps (*autrefois, aujourd'hui*), non l'ordre de dépendance. Il s'agit des étapes ménagées pour l'exécution du plan; il ne s'agit pas du plan. Parle-t-on du plan même, des échelonnements établis par Dieu pour la communication de sa vie à l'humanité en matière de vérité comme en toute autre matière, ce ne sont pas les prophètes qu'il convient de nommer d'abord, c'est le Christ.

Le Christ est l'élément d'humanité que la Divinité utilise pour s'unir religieusement l'humanité entière; il est la pièce de raccord, le lieu de passage pour les échanges, le Pont, comme dit sainte Catherine de Sienne. Parlant plus spécialement de la foi, saint Thomas compare l'humanité à la mer, que les actions du ciel soulèvent et font ainsi se précipiter à partir du centre d'attraction vers toutes les plages. Le centre d'attraction où s'unifie et prend origine l'action religieuse du ciel, c'est le Christ, et à partir du Christ, par communications échelonnées, l'action divine se répand dans le monde et dans l'histoire.

L'action religieuse du Christ, en matière de foi non plus qu'en aucune autre, n'a pas commencé au Christ historique; elle remonte jusqu'aux origines, de même

qu'elle ne s'arrête point en un seul espace, mais rayonne dans toute la race et dans l'univers. Puisqu'en lui l'éternité se fait temps, afin de régénérer le temps, le temps entier, en arrière et en avant, est son tributaire. Toutes les routes de l'histoire, comme toutes les routes de l'humanité, passent par la crèche et la croix; elles s'y « *croisent* ». Avant, c'est la prophétie, l'annonce; après, c'est l'utilisation; partout c'est la grâce, dont les aspects de lumière et les aspects de puissance, en un mot de salut, ne se dissocient point.

C'est normal; nous sommes un religieusement : on nous traite en un. Puisque l'objet religieux, Dieu, n'est pas dans le temps, mais voit rayonner son éternité une et indivisible vers tous les points du temps, il n'y a pas de raison pour que son Moyen vivant de sauver une race temporelle n'ait de rapport qu'à une part de la durée; il doit l'embrasser toute. Que s'il y a des motifs pour que sa manifestation soit différée, s'il est des préparations nécessaires, cela ne conclut point à l'abandon du passé hors l'action du Christ. « *Le Christ est hier, aujourd'hui et dans tous les siècles.* » Que son berceau ait toute l'histoire devant lui ou qu'il en ait une part en arrière, cela n'y change rien. Le plan essentiel demeure. Jésus est le point d'attache, le point de suspension de toute la masse. L'intimité divine s'établit en lui au bénéfice de tous. Il nous apporte les vérités, les lois, les forces, dont il n'y eut avant lui et d'ailleurs par lui que des prélibations. C'est lui qui fonde le royaume de Dieu, dont la doctrine de foi est la loi pour l'intelligence. Or le royaume de Dieu c'est l'Église, c'est-à-dire toute l'humanité groupée autour de son Christ et recevant de lui tout, la foi avant tout le reste.

Dès lors, voit-on la conséquence? L'Église réclame la même foi que le Christ, parce que le Christ s'écoule en

elle et s'exprime par elle. Le Christ réclame la même foi que Dieu, parce que c'est Dieu, présent en lui, qui s'exprime par lui. Et puisque tous ces éléments sont conjoints; puisque l'Église c'est chacun de nous quant à l'un de ses membres; puisque l'Église c'est le Christ quant à sa tête, et l'Esprit du Christ quant à son principe de vie; et puisque ainsi Dieu est tout en tous, il n'y a pas de rupture d'autonomie; il n'y a pas d'abandon de nous-mêmes, mais un assemblement harmonieux de nous tous, à travers tous les temps, à travers toutes frontières, autour de Celui qui est fait pour nous assembler, puisqu'il est la clef de voûte de tout le plan, le Chef par excellence.

L'exclamation de Jean-Jacques : « Que d'hommes entre Dieu et moi! » n'a donc plus aucune raison. Les hommes qui interviennent ici ne sont pas *entre Dieu et nous*, puisque leur seul rôle est de nous placer, au nom du Christ, par communication du Christ, *entre nous et Dieu*, au seul contact de Dieu, et qu'il n'y a de foi qu'après cet intime contact établi.

Le croyant pense dans l'Église comme son corps vit dans les rythmes de l'univers. Le corps est autonome; il a sa propre loi de fonctionnement; pourtant toute la nature l'enveloppe et le pénètre, et il n'est, à certains égards, qu'un point de concentration de ses forces : ainsi le chrétien est un élément à la fois autonome et soumis, dans le corps spirituel du Christ, dans l'Église une et universelle. Que penserait-on de celui qui, constatant la dépendance de nos corps par rapport aux forces du monde, dirait : que de choses entre la nature et moi! La nature est une en sa loi fondamentale, qui est divine; notre autonomie corporelle y plonge et n'y périt pas; pour nous, dépendre des forces universelles conformément à la Providence, c'est simplement dépendre de

Dieu : ainsi, dépendre de l'Église quant à la foi, c'est dépendre de Dieu et de Dieu seul; car tous les éléments de l'Église, les autorités comme les autres, ont pour loi unique l'Esprit de Dieu communiqué par le Christ, lui tête, nous membres, avec une âme commune.

Il faut bien observer que nous ne croyons pas au Christ lui-même à cause de son humanité. En toute rigueur, on pourrait faire cette hypothèse un peu absurde que le Christ fût tenu d'avoir la foi, tout en ayant charge de la communiquer. C'est bien le cas du Pape. Les choses ne sont pas ainsi pour le Christ; mais la raison pour laquelle elles ne sont pas ainsi est étrangère à notre problème. Le Christ n'a pas la foi parce qu'il a la vision, et il a la vision, dès ce monde, pour une question de dignité et de droit moral, non par une nécessité rigoureuse. Faisant donc un moment l'absurde hypothèse, on verrait bien que produire l'acte de foi n'est adhérer à personne hors Dieu, et que ce n'est adhérer à personne qui s'interpose, puisque le Christ même, en son humanité, n'est pas le motif de notre adhésion.

Dira-t-on qu'il en est la nécessaire condition? Assurément, et nous le disons aussi de l'Église qui le prolonge vers nous. Mais une condition du dehors n'a jamais été une cause intrinsèque; la nature de l'acte intime n'en est pas changée, et l'on ne peut donc pas voir dans ce fait la moindre raison pour qu'il cesse d'être autonome.

On verra en revanche un magnifique déploiement psychologique et social, dans le cas de cette Église qui nous unit pour nous relier à Dieu à travers toute distance spatiale ou temporelle, qui nous défend des déviations quant à l'essentiel, en dépit de ces tendances à l'inconstance et à la dispersion grand scandale d'Auguste Comte, qui fait ainsi l'unité de l'histoire et l'unité du monde dans un principe transcendant, dont ensuite les consé-

quences temporelles devraient peu à peu se montrer. Voici la Société des nations à sa racine. Je dis à sa racine, non en elle-même; mais quand on a la racine des choses, on peut attendre avec confiance. C'est ce qu'ont senti des hétérodoxes éminents; c'est ce qui exalte en ce moment, parfois même un peu trop, les groupes très avancés du monde catholique.

*
* *

Nous dépassons, en ces dernières paroles, le point de vue de la foi : qu'on nous en excuse; tout se tient tellement qu'il n'est pas facile de se retenir sur la pente, alors même qu'on le voudrait, et il peut arriver qu'on ne le veuille pas.

Reprenant la question là où l'avait posée l'adversaire, nous disons : L'autorité de l'Église en matière de foi est une conséquence de notre sociabilité religieuse, c'est-à-dire de la charité ordonnée qui nous assemble harmoniquement en Dieu et en son Fils unique. Si chacun cherchait à part soi sa vérité religieuse, à supposer que cela fût possible, nous ne serions plus en société religieuse. Y fussions-nous, que nous n'y resterions point; car les divisions des esprits seraient immédiates et perpétuelles. Mais en allant chercher la vérité au centre, nous tenons ensemble, et ensemble nous tenons à Dieu, vérité et amour.

En tout cas, nous nions absolument que l'Église visible, l'Église quant à ses autorités enseignantes, soit la cause de notre foi. Comme pourtant nous accordons qu'elle en est la condition, nous ne pouvons refuser de répondre lorsqu'on nous demande : Comment reconnaissez-vous l'Église comme condition nécessaire de votre croyance? Comment justifiez-vous son mandat? Car

enfin, si l'on admet que l'Église mène au Christ, que le Christ mène à Dieu, encore faut-il que l'Église soit reconnue, pour que le Christ soit reconnu, pour que Dieu soit reconnu et que la foi soit ainsi justifiée et garantie d'une façon complète? Comment se fait cette reconnaissance, et, d'une façon générale, comment l'esprit se renseigne-t-il en matière religieuse et arrive-t-il à la conviction réfléchie que nous déclarons seule vraiment recevable?

On remarquera que nous généralisons la question parce que ses termes premiers risqueraient de fausser pratiquement la solution du problème. Du moment que de Dieu, du Christ et de l'Église, il ne se fait qu'un seul tout étroitement solidaire, il se peut qu'on accède au Christ pour des motifs où l'Église n'est encore pour rien, et inversement, il se peut qu'on adhère à l'un ou à l'autre pour des motifs particuliers qui nous les font reconnaître. Ainsi peut-on monter à un arbre par telle ou telle branche, et ainsi peut-on reconnaître la branche à une seule feuille ou à une seule fleur. L'essentiel est qu'on puisse se dire à soi-même en toute prudence, selon la formule célèbre : « Le doigt de Dieu est là. » Comment cela se peut-il?

L'observation qui précède suffit à faire comprendre qu'il y a autant de façons de reconnaître la validité de la foi qu'il y a d'esprits, de cultures et de consciences. On ne peut donc examiner tous les cas; mais on peut les mettre en série d'une façon telle quelle, et cela sert à écarter bien des préjugés, provenant soit d'un esprit *a priori*, soit d'un orgueil rationaliste, d'un esprit de caste intellectuelle.

Le cas le plus favorable, théoriquement, est celui de l'homme qui construit pour lui-même une « démonstration évangélique » au sens des anciens Pères. Démonstration doit se prendre ici non dans un sens mathématique

ou métaphysique, mais dans un sens moral. Ainsi le veut la matière en cause, qui n'est pas objet de science proprement dite, mais de vie. Toujours est-il qu'on se livre alors à une recherche savante, ainsi que font pour le milieu pensant ceux qu'on appelle apologistes.

Est-ce bien souvent ainsi qu'on accède à la foi? Il ne le semble point. La plupart des auteurs d'apologies, quand ils étaient des convertis, ont dû reconnaître que leurs apologies étaient après coup, pour les autres, et qu'eux-mêmes avaient abouti par d'autres chemins. Il en est comme d'une banque où l'on place tout son bien avec confiance avant d'avoir étudié par le menu sa constitution et le milieu économique auquel elle s'adapte. Il en est comme d'un ami en qui l'on a foi sans que cette foi se fonde sur une analyse psychologique de ses faits et gestes nous concernant.

Il y a de grandes différences entre ces cas et le nôtre; mais la ressemblance est en ceci que nulle part on ne procède par étude méthodique et complète; on exerce en toute prudence, mais sans aucune prétention scientifique proprement dite, un acte de vie.

Que s'il en est ainsi des gens de haute culture, que dirons-nous des simples, pour qui la religion est faite comme pour tous? Il faut bien que ces âmes trouvent un moyen d'accès vers ce qui sauve, pour que la parole de Jésus demeure vraie en son émouvante tendresse : « *L'Évangile est annoncé aux petits.* » Ah! ceux-là ne font pas d'apologétique; ils ne scrutent pas les sources; ils s'attachent à l'Église comme l'enfant au sein de sa mère; ils la reconnaissent comme on reconnaît un visage sans s'attacher à aucun de ses traits. Et qu'elles sont donc heureuses, ces âmes, à côté de nos pauvres lettrés, de nos pauvres égarés, de tous ces déracinés de la commune terre!

Le raisonnement n'est pas seul capable de nous

instruire. « Plût à Dieu, dit Pascal, que nous n'en eussions au contraire jamais besoin, et que nous connussions toutes choses par instinct et par sentiment. Mais la nature nous a refusé ce bien... Et c'est pourquoi ceux à qui Dieu a donné la religion par sentiment du cœur sont bien heureux et bien légitimement persuadés. »

L'apologétique dissocie les raisons de croire, et, en les dissociant, les rend accessibles à la raison raisonnante; mais elle les soustrait ainsi à l'instinct, à l'intuition, au sens de la vie, qui procèdent d'une autre manière. Si une abeille était douée tout à coup de raison philosophique et d'expérience savante, mais perdait en même temps son instinct, je serais bien inquiet pour la ruche et le miel.

Ajoutons à l'instinct s'exerçant sur la religion même une sorte d'instinct social, qui amène les humbles à se confier très raisonnablement à leur milieu dûment éprouvé, à leurs autorités religieuses, à des esprits qu'ils savent sincères et compétents et qui leur offrent de seconde main, si je puis dire, ce qu'eux-mêmes eussent été impuissants à acquérir.

Cela serait-il illégitime? Est-il si fréquent qu'en science même chaque penseur ait la démonstration de ce qu'il admet et sur quoi il fonde? Nous sommes des êtres sociaux. « L'homme est un être enseigné », disait Lacordaire. Nous nous passons les uns aux autres la vérité comme dans la grappe les grains se partagent la sève. Que je croie parce que d'autres croient, cela n'empêche nullement que je croie pour la vérité même des choses; cette vérité est venue à moi par intermédiaire, voilà tout.

Dira-t-on que c'est là déposséder l'homme de sa propre pensée? Ce serait une conclusion abusive. La pensée individuelle a toujours ses droits, et l'on peut dire dans un sens très authentique que nul homme, finalement, ne se

conduit jamais que selon sa propre pensée. Mais pourquoi l'exercice de cette pensée aboutirait-il à l'isolement intellectuel plutôt qu'à l'annexion réfléchie de la pensée à une pensée ambiante, surtout à une pensée collective large et haute comme est celle d'un milieu chrétien?

Le mérite de la pensée n'est pas dans son originalité, mais dans sa vérité. Je m'incline volontiers devant qui me fournit des garanties, et de bon cœur, fraternellement ou filialement, je fais de sa vérité la mienne. N'est-ce pas ainsi que va partout et en toutes choses le genre humain? S'il fallait qu'un maçon ne se présentât à l'église que muni d'une démonstration de sa foi, il attendrait longtemps pour faire ses pâques. Mais il attendrait tout autant pour conclure une affaire ou pour prendre un billet de caisse d'épargne. La démonstration, en toutes choses, est une spécialité; même à l'égard d'objets relativement faciles, peu y ont accès par eux-mêmes : que sera-ce, quand il s'agit de remuer toute la masse d'idées et de faits que suppose la question religieuse! Mettre un bulletin dans l'urne est toujours une terrible chose; je plains ceux qui ne le comprennent pas. Mais voter pour une religion, si ce doit être par science, est encore bien plus difficile. Ne le demandez pas aux foules. L'instinct et l'autorité : voilà les seules ressources dont elles puissent disposer pour remplacer une impossible compétence. Si elles s'y livrent, ce sera légitimement, puisque telle est la vie et que la religion est article de vie tout comme une décision à prendre en un domaine quelconque.

Au surplus, tout cela se complète, se corrige dans une mesure et se porte au seul niveau qui convienne à la foi par une observation dernière.

Nous l'avons dit, répété, mais il y faut revenir à propos de chaque problème particulier qui sans cela ne pourrait

se résoudre : la foi n'est pas un acte uniquement humain. La religion, c'est Dieu avec nous, comme c'est nous avec Dieu, et ce caractère de la religion se manifeste dès son départ, qui se fait par l'acte de foi. Il ne faut donc pas, quand on étudie les raisons de croire, oublier cette raison qui est Dieu même manifesté en nous par sa grâce.

Serait-ce à dire que cette part de Dieu nous soit étrangère? Mais non; elle est à nous, puisqu'elle nous est promise; elle est à nous, puisque nous sommes invités à la mériter, puis à l'exiger : « *Demandez* et *vous recevrez.* » Que cette demande, qui en apparence suppose la foi, vaille pour obtenir la foi, c'est un de ces secrets de l'âme qui effarouchent les raisonneurs, mais qui nous paraissent tout simples, une fois révélés par le fait. La vie crée la vie; la foi anticipée crée la foi formelle; Dieu en nous vient au devant de Dieu en soi. « Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais déjà trouvé. »

« Ne vous étonnez pas, dit Pascal, de voir les personnes simples croire sans raison. Dieu leur donne l'amour de soi et la haine d'eux-mêmes. Il incline leur cœur à croire. On ne croira jamais d'une croyance utile et de foi, si Dieu n'incline le cœur, et on croira dès qu'il l'inclinera. » Remarque-t-on que Pascal fait précéder l'inclination à croire d'une inclination de nature plus particulièrement morale? Croire aussi est un cas de moralité; c'est une vertu, mais une vertu qui peut être préparée par d'autres. Ce serait le cas de dire avec Hugo :

> L'homme ne voit pas Dieu, mais peut aller à lui
> En suivant la clarté du bien, toujours présente.

Intellectuellement, l'action de la grâce animant ainsi le bon vouloir peut se traduire par une sorte d'appel intérieur, d'appel sans paroles. Dieu, invisiblement, nous

tend la main comme Jésus à Pierre sur les eaux mouvantes, et il nous dit : Viens! Cet appel-là, nulle voix ne le peut exprimer, ni nulle conception même; c'est une traction mystérieuse, à laquelle Jésus se réfère quand il dit : « *Nul ne vient à moi que le Père ne le tire.* »

Il faut que le chrétien soit « conçu du Saint-Esprit », comme son Christ. « *Le même Dieu qui a commandé que la lumière sortît des ténèbres, est celui qui fait luire sa clarté dans nos cœurs, afin que l'Évangile ne soit point voilé pour nous comme pour ceux qui périssent* » (II Cor., IV, 6). Les motifs de crédibilité ne font que dresser l'image intellectuelle du croyant; c'est Dieu qui l'anime, et s'il lui plaît d'anticiper sur la construction idéale ou de la négliger, il en est bien le maître. Il est normal, après tout, que Dieu nous place sur la route de notre fin, où nous devrons marcher ensuite avec son aide. C'est la foi qui est cette mise en route, et qu'elle soit un pur don, qui donc en serait choqué?

Il faut évidemment que le don soit reçu; il faut que l'enfant spirituel qu'on a mis sur ses pieds et qu'on tient en lisière consente à la marche, et c'est pourquoi, même en ce cas, l'acte de foi est éminemment libre. Mais ce qu'il a de particulier, c'est que par lui l'âme adhère à son Dieu comme par un sentiment de famille, par connaturalité, parenté, amitié filiale, filiation amicale, toutes nuances qu'exprime ce simple mot : charité. « *Celui qui est de Dieu entend les paroles de Dieu* », dit saint Jean (VIII, 17). Devenu *de Dieu* par la grâce, le chrétien n'a plus besoin de raisons. Il est bon qu'il en ait, d'abord pour autrui, car ce qui lui permet de s'en passer est incommunicable, et il est bon aussi qu'il trouve à se raccrocher, quand les vents du dehors soufflent. Mais l'appui essentiel est acquis; Dieu est là, et Dieu suffit à se rendre témoignage à lui-même dans le cœur.

Cette conception d'une foi tout ensemble exigée de Dieu et œuvre de Dieu a quelque chose de déconcertant pour le profane ; pour celui qui en vit, c'est un cas étonnant encore et original au delà de toute expression, mais sublime. On pressent là une connaissance surhumaine de l'homme et de ses rapports avec le divin. Quoi d'étonnant à ce qu'il y ait du mystère dans la façon d'accéder au mystère? Partager la certitude infinie n'est pas un acte à portée de nos regards beaucoup plus que de nos forces. Or « il est impossible que Dieu soit jamais la fin, s'il n'est le principe. On dirige sa vue en haut, mais on s'appuie sur le sable, et la terre fondra, et on tombera en regardant le ciel » (Pascal).

Fr. A.-D. Sertillanges, O. P.

Par-dessus toutes choses

Je vous bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et les avez révélées aux petits (1).

Lorsqu'il y a deux mille ans arriva cette extraordinaire aventure d'un Dieu descendu parmi nous, lorsque commença de briller cette lumière telle qu'à peine âgé de douze ans, assis dans le temple au milieu des docteurs, déjà il les éblouissait, et *tous ceux qui l'entendaient étaient ravis de son intelligence et de ses réponses* (2); lorsque commença de circuler par les chemins de la Galilée *le plus beau des enfants des hommes*, venu du Père pour sauver le monde, si rayonnant par sa doctrine que la terre entière devait être envahie de sa parole, et qu'il n'est pas une nation qui ne la connaisse, pour l'adorer ou la combattre, si puissant sur les forces naturelles et surnaturelles que tout le long de son passage *les possédés sont délivrés, les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent* (3), croyez-vous que ce soient les grands de ce monde qui se précipitent vers lui, affamés de voir, de s'instruire? — les riches, les savants, les sages, tous ceux qui mènent les autres, et qui auraient ainsi double besoin de la vérité?

(1) Matthieu, XI, 25.
(2) Luc, II, 47.
(3) Matthieu, XI, 5.

Non. Ce sont quelques pêcheurs, un péager, une pécheresse repentie et la foule des pauvres gens, des malades, des infirmes, qui le suivent à pied, oubliant de manger pendant des jours, si bien qu'ils sont prêts à *tomber de défaillance en chemin* (1).

Où sont les Docteurs de la Loi, qui ont tant à apprendre de lui? Leur est-il permis d'ignorer celui qui vient éclairer et parachever la Loi? Où sont les chefs des Prêtres, qui verraient comment on touche le cœur du peuple, comment on l'ouvre à l'amour de Dieu? Pourquoi les Pharisiens, qui ont les oreilles rebattues des merveilles opérées par cet homme singulier, n'accourent-ils pas en troupe, ne serait-ce qu'afin de pouvoir dire qu'ils ont vu la dernière nouveauté de la saison, l'astre le plus récent qu'il n'est point permis d'ignorer? *Y a-t-il quelqu'un parmi les Princes du peuple qui ait cru en lui? Y en a-t-il parmi les Pharisiens?*

C'est que cette nouveauté-là est un peu trop nouvelle pour eux : l'admettre, ce serait renoncer à beaucoup de vieilleries auxquelles ils sont cramponnés de toute la force de leur paresse et de leur confiance en eux-mêmes; cette parole est un peu trop généreuse, elle renverse entre les hommes les barrières si jalousement dressées; cet astre est un peu trop ardent, tous les « intérêts » à la défense desquels ils ont voué leur vie s'y viennent brûler comme papillons à la chandelle.

Aussi ont-ils garde de s'approcher! Ce sont des gens prudents, ils ne veulent pas se compromettre avec la racaille et les femmes de mauvaise vie; ils ne sont pas de ces fous qui se jettent dans les dangers faute de les avoir prévus; avant de faire une démarche quelconque vers ce

(1) Marc, VIII, 3.

perturbateur, il leur faudrait être absolument sûrs qu'ils ne *risquent* rien.

Ils voient bien les miracles! Comment ne pas les voir? Mais ils ne sont pas hommes à perdre si facilement leur sang-froid : ces miracles, il faudrait d'abord examiner ce qu'ils rapportent! Déjà ceux qui y avaient perdu leurs cochons s'étaient empressés de prier Jésus d'aller faire ses prodiges un peu plus loin. Tant que ça n'aboutit qu'à détruire des cochons, ou même à guérir quelque épileptique ou quelque traîne-béquille, les Pharisiens répondent, comme le marchand de nouveautés au commis-voyageur qui lui présente un article de médiocre rapport : « Ça ne nous intéresse pas! »

Mais on vient leur raconter que Jésus a ressuscité Lazare. Du moins les voici inquiets. Plus moyen cette fois de se rassurer en disant : « *C'est par le prince des démons* (1) qu'il a fait cela! » (Car si grande est la peur qu'ont ces hommes de la lumière, qu'ils ne peuvent supporter la pensée que l'esprit de Dieu est là devant eux, agissant au milieu d'eux; il leur faut croire à la présence du démon pour être tranquillisés! Pourraient-ils déclarer plus nettement lequel de ces deux-là est leur maître?) — Or, impossible ici de s'appuyer sur cette sécurité : le démon n'a jamais ressuscité personne, le Prince des ténèbres et de la mort serait bien en peine de redonner la vie! Vont-ils être ébranlés? Vont-ils courir à celui qui fait de si grandes choses, pour tenter de lui arracher ses secrets admirables, pour le supplier de les ouvrir à cet esprit divin qui l'anime?

Ils ont d'autres soucis en tête! Il s'agit bien de gaspiller son temps à chercher la vérité quand on a tout le poids de la nation sur les épaules, quand on est chargé des lois,

(1) Matthieu, IX, 34-XII, 24.

quand on gouverne! Que des idées d'un autre monde s'en viennent troubler leur judicieux arrangement de celui-ci, non! non! Eux sont sages, eux sont prévoyants, ils sauveront contre la vérité — vînt-elle du Dieu d'Abraham! — ce peuple écervelé qui court à la lumière en oubliant de prendre du pain. Ils sauveront leur patrie. Ils sauveront surtout, ils défendront comme des tigres, leur « situation »! Car, au fond d'eux-mêmes, ils se moquent bien du peuple; ce qui leur importe, c'est le pouvoir qu'ils ont sur lui. Ce n'est pas qu'ils craignent de le voir corrompre par une doctrine malsaine — ce que Jésus enseigne ne les intéresse pas, ils ne cherchent pas même à le savoir — toute leur anxiété va aux conséquences politiques de ses actes : ils veulent demeurer les chefs, telle est leur unique préoccupation. Ils se réunissent donc, ils délibèrent : « *Cet homme opère beaucoup de miracles. Si nous le laissons faire, tous croiront en lui, et les Romains viendront détruire notre ville et notre nation* (1). »

Texte écrasant! Sur eux, condamnation terrible! Ils ne pourront plus dire : « Nous ne savions pas, nous n'avions pas compris. » Ils savaient, ils avaient vu de leurs yeux : Jésus, homme plus grand que les hommes, qui leur promettait le royaume de Dieu! Ils savaient, ils avaient vu de leurs yeux, ils n'ont point fait difficulté de reconnaître que les choses qu'il accomplissait étaient surhumaines. En séance solennelle ils ont proclamé cette vérité qui sortait de leur bouche en dépit d'eux-mêmes : *Cet homme opère beaucoup de miracles*, apportant ainsi, dans le plus grand procès qui fût jamais, et qui durera jusqu'à la fin des temps, pour tous les ennemis de Jésus leur témoignage irréfutable, puisqu'étant celui des pre-

(1) Jean, xi, 47, 48.

miers de ces ennemis, et dicté par la haine, il est le même que dicta l'amour. — Ainsi les démons, contraints de nommer celui qui les chasse, n'ont point d'autre nom à lui donner que *Jésus, Fils de Dieu* (1), le même dont le salua Pierre la première fois qu'il le reconnut : « *Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant* (2). »

Donc, ils ne nient point qu'il y ait là quelque chose de surnaturel, ils le constatent, ils l'affirment à la face des siècles : « *Cet homme opère beaucoup de miracles.* » Ils comprennent qu'il y a là une force capable de submerger le monde : « *Si nous le laissons faire, tous croiront en lui.* » — Qu'attendent-ils donc pour s'abandonner à ce souffle divin, pour lui ouvrir leur cœur et leur esprit, pour s'instruire en cette éclatante vérité qu'ils n'ont qu'à tendre la main pour cueillir? En un mot, que leur manque-t-il donc à eux pour croire, puisqu'ils voient — bien mieux : ils croient en ce qu'ils voient, que leur manque-t-il donc pour l'accepter?

Il ne leur manque rien. C'est quelque chose en trop qu'ils ont.

Chacun de ceux qui se plaignent de ne pouvoir atteindre Dieu — « Ah! vous avez bien de la chance, vous, de croire! Je voudrais bien! Mais ça n'est pas donné à tout le monde! » — chacun de ces faux affamés de vérité, c'est quelque chose en trop qu'il a.

Nous avons tous reçu de Dieu tout ce qu'il faut pour le connaître, devant tous, il est présent tout le long de la vie, pour tous également évident, pareillement irréfutable.

J'éclate tellement dans ma création (dit Dieu par la bouche de Péguy),

(1) Matthieu, VIII, 29.
(2) Id., XVI, 16.

Que pour ne pas me voir vraiment il faudrait que ces pauvres gens fussent aveugles (1).

Ils ne sont pas aveugles. Tous le voient, jusqu'aux Pharisiens — ce sont eux-mêmes qui l'ont dit — jusqu'à vous qui criez : « Je voudrais, mais je ne peux pas! » Si vous ne le voyez pas, c'est que vous vous le cachez volontairement, c'est que vous avez mis quelque chose entre vous et lui.

Il y a les gens qui ont peur de voir Dieu, parce que sa seule existence les condamne : *la lumière est venue dans le monde, et... les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. Car quiconque fait le mal, hait la lumière de peur que ses œuvres ne soient blâmées* (2). Ceux-là se jettent sur Dieu, ils le bâillonnent, ils le ligotent, puis ils essaient de le déguiser avec tout ce qui leur tombe sous la main, que ce soit de la pourpre — voici Renan! — ou des crachats — voici Homais! N'importe quoi pourvu que sa clarté soit obscurcie, pourvu qu'on ne le reconnaisse pas! Les premiers sont généreux, ils veulent bien lui accorder toutes les qualités, sauf celle de Dieu. Ils écrivent des livres pour prouver qu'il a été le plus noble des philosophes et le plus haut parmi les moralistes de tous les temps, pour placer *au plus haut sommet de la grandeur humaine la personne de Jésus* (3), ne s'apercevant pas que leur raisonnement si laborieux se détruit lui-même à mesure qu'il s'échafaude, car il ne peut prouver que deux choses : ou bien que Jésus était Dieu, ou bien qu'il était le dernier des imposteurs! Les fleurs hypocrites dont ils couvrent *cette*

(1) *Le Porche du mystère de la deuxième vertu.* Cahiers de la Quinzaine, p. 23.
(2) Jean, III, 19, 20.
(3) Ernest Renan, *Vie de Jésus*, Calmann-Lévy, édition populaire, p. 255.

sublime personne (*id.*, 258), *ce noble initiateur* (246), *notre grand maître* (166), *le charmant docteur* (137), *aux fines réponses* (112), *aux délicieuses paraboles* (113), *au bon sens admirable* (66), *à la belle nature* (64), *au doux et pénétrant génie* (197), ne font que rendre plus éclatante aux yeux de l'homme de bonne foi cette vérité que si *cette personne supérieure* (22) n'était pas la seconde personne de la Sainte Trinité, sa supériorité ne recouvrait qu'une espèce d'escroc qui se serait fait nourrir, lui et sa suite de fainéants, en promettant aux naïfs des richesses et des royaumes qu'il ne possédait pas.

Ainsi la pourpre ou les crachats, c'est la même chose pour insulter et défigurer Jésus. C'est le même effort pour l'empêcher d'être reconnu et proclamé roi. Et cette unique fois où ils l'ont eu mortel à portée de leurs mains, au lieu de l'entourer, de le retenir, de le supplier de ne plus quitter ses enfants — *Seigneur, reste avec nous, car le soir descend* (1) — ils n'ont eu qu'une idée : le supprimer! A peine sûrs que c'est lui : « Ah! c'est toi, Dieu! Enfin, nous allons en avoir fini avec toi! » *Depuis ce jour ils délibérèrent sur les moyens de le faire mourir* (2). Ils n'ont pas même eu à décréter sa condamnation, elle allait de soi, elle était entendue sans paroles et capitale sans discussions : « Susceptible de devenir dangereux pour la sécurité de l'État » — autrement dit capable d'ébranler notre autorité et de démasquer notre fausse vertu — pas besoin d'autre jugement! C'est seulement sur les moyens de le faire mourir qu'il reste à délibérer. — Ainsi sont-ils à la face du monde ceux qui ont supplicié le Fils de Dieu, non point parce qu'ils ignoraient qu'il fût Fils de Dieu, mais bien justement parce qu'ils avaient reconnu qu'il l'était :

(1) Luc, XXIV, 29.
(2) Jean, XI, 53.

Voici le fils, venez, tuons-le, et nous aurons son héritage (1).

A côté de ceux-là, il y a les gens pour qui toutes ces histoires de Dieu n'ont pas tant d'importance, et qui s'en lavent les mains. Ils ne se pensent pas méchants, ils n'auraient jamais l'idée de désirer la mort de qui que ce soit, ce sont des gens « tolérants », qui veulent pour tous la liberté de penser n'importe quoi; simplement ils ont leurs affaires et ils demandent que Dieu les laisse y vaquer en paix. — Mais ce sont les mêmes! C'est Pilate le premier qui a tué Jésus. C'est en refusant de laisser encombrer sa vie par Dieu qu'on le jette à ses bourreaux. *Le premier dit : J'ai acheté une terre, et il faut que j'aille la voir; je te prie de m'excuser. Le second dit : J'ai acheté cinq paires de bœufs, et je vais les essayer; je te prie de m'excuser. Un autre dit : Je viens de me marier, et c'est pourquoi je ne puis aller* (2). Le jeune homme riche répond : « J'ai de grands biens et je ne puis te suivre. » « J'ai mon œuvre à faire », clame l'homme de génie. « Je veux vivre ma vie », s'écrie l'homme de plaisir, « tu me l'as donnée pour que j'en jouisse ». « Les miens ont besoin de moi », implore le faible cœur. « Ma patrie est perdue sans moi. Politique d'abord! » proclame l'homme de parti. « Je ne veux point rétrécir mon horizon », dit fièrement l'amoureux des arts. « Mon intelligence et ma raison ne peuvent te contenir », explique le penseur, « je n'accepterai point de les faire éclater pour te recevoir! » Tous ont quelque chose de plus urgent à faire que de regarder Dieu; chacun a quelque chose en trop qu'il met en lui juste à la place d'où cet objet trop chéri lui bouche la vue de Dieu — tel l'invité d'un peintre qui accrocherait

(1) Matthieu, XXI, 38.
(2) Luc, XIV, 18-20.

son pardessus sur le chef-d'œuvre qu'il était convié à admirer.

La lumière est à tous et tous ont des yeux pour la voir. Mais les hommes sont dans le monde comme des enfants qui seraient enfermés dans une grande salle de vitres. Ils ne peuvent s'ébattre encore librement dans le soleil, dont les séparent les grands panneaux de verre qui seront brisés un jour, — comme sera rompue cette vie mortelle qui est encore entre Dieu et nous. Mais par les vitres le soleil entre à pleins flots — comme Dieu se verse en nous pour autant que nous ne lui faisons point obstacle — ses rayons resplendissants pénètrent les enfants heureux, les réchauffent, les vivifient, les baignent de joie et de clarté.

Or, voici qu'au lieu de regarder paisiblement à sa lumière les précieuses images qui leur ont été prêtées pour jouer dans cette salle merveilleuse, pour y apprendre toutes choses, pour s'y connaître eux-mêmes et Celui qui a fait tout cela, au lieu de les admirer l'une après l'autre, dans l'ordre où elles leur sont offertes, à la place où Dieu les a mises et qui est la meilleure pour que rayonnent d'elles tout leur sens et toute leur beauté, les enfants s'impatientent de cette discipline, ils veulent tout tenir à la fois, prouver que ces images après tout leur appartiennent, et qu'ils sont libres d'en jouir comme bon leur semble. Pour faire acte d'indépendance, ils s'avisent de brandir contre Dieu ces dons de sa bonté, et de les coller aux vitres, en défi à sa lumière.

Ainsi, d'abord, les images paraissent plus belles, les nuances avivées, le dessin plus net, et leurs couleurs, traversées de feu, se projettent sur les enfants ravis, qu'elles semblent habiller de chatoiements. C'est le mirage d'une trompeuse liberté, l'enivrement d'une fausse re-création.

Enthousiasmés d'avoir trouvé ce nouveau moyen de posséder les choses, croyant les tenir et les retenir parce

qu'ils en ont ramené sur eux le reflet, ils saisissent à pleines mains les belles images, toutes celles qu'ils peuvent attraper : les leurs et celles du voisin — « tout est à moi de ce que je puis atteindre! » — et ils collent, ils collent, toutes les vitres sont bientôt couvertes! Voici que le monde est devenu ce bariolage confus où toutes choses sont méconnaissables parce qu'aucune n'est demeurée dans sa nudité première, cet étrange chaos de couleurs confondues, ce pays camouflé où les âmes en travesti ne savent que se deviner et ne retrouvent plus, dans cette universelle illusion, les chemins pour se rejoindre.

La lumière entre encore, mais déviée, tachée, à travers ce coloriage puéril que les enfants exaltés appellent l'art, la beauté, l'esthétique; ils voient encore, l'esprit n'est pas encore éteint, mais déjà tout est déformé, déguisé, brouillé : ils ne comprennent plus rien.

Ils savent encore que le soleil est derrière leurs vitres et que c'est de lui que s'illuminent toutes leurs chères beautés : ils vous parlent de souffle divin, de religion de l'art! Mais, tout comme ils ne se voient plus, eux et le monde, que revêtus des couleurs empruntées à leurs images, ils ne le connaissent plus dans sa vérité; ils ne comprennent plus Dieu.

Vont-ils s'en tenir là? — Non. Il y a toujours, encore, de nouvelles images : toutes les joies, toutes les sensations, tous les plaisirs à se donner, toutes les couleurs où s'envelopper — qui a commencé une collection la veut complète! Les enfants prennent, prennent, tirent, sans plus même les regarder, les images dont maintenant, diaboliquement, le tas semble grandir à mesure qu'ils y puisent. Ils les collent, collent, n'importe comment, fiévreusement, les unes sur les autres, à présent qu'il n'y a plus de place. Ils veulent les voir, toutes, toutes, même les laides, même les sales; « tout ce qui existe est bon à

connaître ! » Chacun veut prouver aux autres et à soi-même qu'il est capable de les supporter toutes, qu'il n'est « inférieur » à aucune. La soif de posséder grandit par la possession même, car à mesure que, sur les vitres, les images se superposent aux images, la lumière diminue ; elle n'arrive plus maintenant qu'en faibles rais par quelques interstices.

Vite, vite, précipitons-nous là pour y voir encore, empoignant au hasard les images qu'on ne voit presque plus — c'est pourquoi il les faut toujours plus criardes, plus grossières, afin qu'on y puisse encore discerner quelque trait violent, quelque paquet de couleur !

C'est ainsi que les malheureux achèvent d'éteindre les derniers rayons, de se calfeutrer dans la nuit, eux et leurs trésors devenus ténèbres comme eux. Toute lumière a disparu ; comme des aveugles, il ne leur reste que leurs mains pour connaître : de tout ce qui n'est pas matière ils sont maintenant séparés.

Noyés d'ombre, ils se heurtent et se battent, ils s'arrachent les uns aux autres les images salies, froissées, traînées dans la boue, déchirées sous les pieds, où ils ne trouvent plus que dégoût. « Ce n'est pas vrai, crient-ils alors à qui veut leur rendre la clarté, il n'y a pas de soleil puisque nous ne le voyons pas ! Qu'on ne vienne pas nous faire perdre notre temps à le chercher ! Nous voulons jouir sans arrière-pensée du peu de joies que nous laisse parmi tant de misères la monstrueuse méchanceté de celui qui nous a enfermés ici. Que chacun en attrape ce qu'il peut, il n'y a pas d'autre but à la vie. Ceux qui parlent de joies meilleures sont des hypocrites qui espèrent ainsi nous faire lâcher les nôtres à leur profit, ou des mauviettes qui ne seraient pas capables de les supporter. D'ailleurs, en existât-il de plus belles, ce sont les nôtres que nous préférons. Bâillonnons ceux qui veulent

nous rendre le soleil, ligotons ceux qui prétendent ouvrir les fenêtres pour faire rentrer Dieu ! »

S'il se pouvait que Jésus revînt pour laver une seconde fois les vitres, ils le tueraient une seconde fois. Car ceux qui veulent qu'on les laisse tranquilles sont les mêmes qui finissent par hurler : « *Qu'il meure ! Qu'il meure ! Crucifiez-le !* » (1) Ceux-là qui l'ont crié la première fois n'étaient pas plus mauvais que vous ne l'êtes tous, braves défenseurs de la « tolérance » ; Jésus leur avait fait la même offense que vous refusez de vous laisser infliger par lui : il avait guéri leurs maux et voulu les instruire. Eux aussi étaient d'honnêtes gens, qui ne prétendaient que jouir en paix de leur petit bonheur, et ne voulaient de mal à personne, sauf à qui leur venait dire que ce très cher bonheur était du toc et de la camelote. — Même ils étaient de nature si pacifique que leur loi leur interdisait de donner la mort, et qu'ils furent obligés de s'adresser aux Romains pour être débarrassés du fauteur de troubles.

Tant qu'il y aura sur la terre des gens qui aiment leur tranquillité par-dessus toutes choses, Jésus y sera crucifié chaque jour. Car Dieu est quelqu'un qui ne laisse personne tranquille. Si hermétiquement qu'on se bouche les oreilles, il arrive toujours un instant où un petit mot de sa bouche — on ne sait comment perçu — vous fait tressaillir. Si bien calfeutré qu'on soit dans la tiédeur de son confort, si soigneusement à l'abri qu'on se croie de son intrusion, brusquement, un souffle, un frôlement, un frisson, disent qu'il est là. Les portes peuvent être fermées (2); à la seconde où Jésus le veut, elles l'ont laissé passer.

(1) Jean, XIX, 15.
(2) Jean, XX, 19.

Alors les honnêtes gens qui aiment la tiédeur se fâchent. Et pour peu que Dieu insiste, il ne se passe pas longtemps avant qu'ils ne hurlent : « Débarrassez-nous de lui! Crucifiez-le! »

Il n'y a pas eu cette unique fois où, selon les rangs, c'est au salut de la nation, à la sécurité des chefs, à la peur de se compromettre devant César, à trente deniers ou à Barabbas que Jésus a été sacrifié : c'est toujours pour l'amour de quelque autre bien que l'on repousse Dieu. L'avarice est à la base de toute incroyance : la crainte de laisser aller quelque chose de ce que l'on tient, sans être sûr d'en retrouver l'équivalent.

Regardons quels sont ceux qui tout de suite s'attachent à Jésus : ceux qui n'ont rien, ceux qu'un mot de lui délie, ceux qui d'un seul élan s'arrachent à tout. Il passe et sans s'arrêter prend les fruits mûrs qui ne tiennent plus à la branche : *Comme il marchait le long de la mer de Galilée, Jésus vit deux frères, Simon, appelé Pierre, et André son frère, qui jetaient leur filet dans la mer; car ils étaient pêcheurs. Et il leur dit : « Suivez-moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes ». Eux, aussitôt, laissant leurs filets, le suivirent. S'avançant plus loin, il vit deux autres frères, Jacques, fils de Zébédée, et Jean son frère, dans une barque, avec leur père Zébédée, réparant leurs filets, et il les appela. Eux aussi, laissant à l'heure même leur barque et leur père, le suivirent* (1).

Point de questions, point de raisonnements, point de réserve : *aussitôt*, à *l'heure même*, ils le suivent. — Plus loin, *Jésus vit un homme, nommé Matthieu, assis au bureau de péage, et il lui dit* : « *Suis-moi* ». *Celui-ci se leva, et le suivit* (2).

(1) Matthieu, v, 18-22.
(2) Matthieu, ix, 9.

Promptitude admirable, acquiescement sans paroles, plus rapide et plus définitif que cette voix au cœur de la jeune fille qui a dit oui avant que le bien-aimé ait fini de poser la question immense — et elle ne songe pas même à répondre, mais, doucement, glisse sa main sous le bras du compagnon qui marchait à son côté, pour dire que la question seule les a déjà donnés l'un à l'autre, et qu'ils iront ainsi, appuyés l'un sur l'autre, toute la vie, toute l'éternité... Exemple combien plus grand encore et leçon sans prix que nous ont légués ces hommes simples! C'est ainsi qu'il faut bondir, léger, délié, donné, à l'appel de Dieu. Ils laissent leur barque et leur bureau : toute leur richesse; Jacques et Jean leur père, Simon sa femme : tout leur cœur. Point de réflexions, point de regard en arrière, point d'inquiétude pour l'avenir : la plus parfaite, la plus royale, la divine imprévoyance!

Regardons-nous vivre : ce qui nous arrête d'aller à Dieu est-il jamais autre chose qu'un calcul, qu'une prudence? « Si j'étais sûr, dit celui-ci, que les miracles de Lourdes fussent réellement dus à la Vierge!... » « *C'est par Béelzébub, prince des démons, qu'il chasse les démons* » (1), disaient les Pharisiens. « Si Dieu existe... », écrit cet autre. « *Montrez-nous un signe dans le ciel* » (2), criaient les Pharisiens, refusant de regarder ceux qu'il multipliait sur la terre. — Jamais assez de signes, assez de preuves, assez de garanties! Quelle peur de payer Dieu plus cher qu'il ne vaut! Parcimonie honteuse, basse lésinerie du cœur! — Et nous sommes tous ainsi.

« Vous voyez bien, disait ce pasteur à une jeune protestante que troublait le catholicisme, vous voyez bien que ce n'est pas vrai, leur dogme de la présence réelle de

(1) Luc, XI, 15.
(2) Id., 16.

Jésus dans l'Eucharistie! S'ils recevaient véritablement le Christ dans la communion, comment resteraient-ils les mêmes, comment ne deviendraient-ils pas des êtres admirables, prodigieux? Est-ce que vous les voyez transformés? Est-ce que nous ne les valons pas? »

Il est vrai, mon Dieu, il est affreusement vrai, que nous ne sommes guère meilleurs, que nous ne sommes guère transformés! Mais ce n'est pas que vous ne soyez point présent, c'est que nous vous laissons trop souvent à la porte de notre cœur. Ceux qui vous font entrer : les justes, les saints, quelle lumière ne rayonnent-ils pas! Après vous être livré à nous, donnez-nous donc de vous recevoir!

Car vous êtes là ; nous le savons, nous le voyons, nous vous avons bien reconnu. Peut-être même l'ouvrons-nous, cette porte revêche! Peut-être même vous prions-nous d'entrer! — Mais quel accueil allez-vous trouver chez nous, quel élan, quelle salutation, quelles marques d'honneur et d'amour? Hélas! vous entrez comme l'obscur invité qui arrive en fin de soirée : les salons regorgent de beau monde, il n'y a plus de place pour un hareng; plus une chaise, plus une tasse, plus un petit four! Au milieu d'un rempart des plus hautes personnalités, la maîtresse de maison étincelle d'esprit et de diamants. Comment arriveriez-vous jusqu'à elle? Comment même son regard percerait-il cette foule empressée pour vous découvrir, plaqué contre la porte? — L'obscur invité repart sans que personne ait pris garde à sa présence, et, rentré chez lui, il jette au panier avec un soupir de mélancolie ce petit carton qui pourtant l'appelait — mais pas plus avant que la porte...

C'est ainsi, trop souvent, que nous recevons Dieu. C'est-à-dire que nous ne le recevons pas. Combien de fois lui faisons-nous vraiment place, toute la place, dans notre

cœur? Il y a toujours en nous quelque chose de plus important que lui, un hôte plus pressé à servir, quelqu'un qu'il faut « ménager » avant lui.

Qu'il est difficile d'avoir toujours présente à l'esprit cette vérité, pourtant criante, qu'il n'y a rien au ciel et sur la terre de plus important que Dieu, qu'il doit donc passer toujours, partout, dans les grandes comme dans les petites occasions, en tout être si humble ou si glorieux soit-il, LE PREMIER, qu'il ne saurait y avoir au monde, qu'il n'y aura jamais, aucune raison — fût-elle plus pesante que l'univers — de le faire passer le second. Et que mettre quelque chose avant lui, fût-ce la plus grande beauté de la création, fût-ce le devoir le plus sacré, ce n'est pas seulement manquer à lui rendre un peu de ce qui lui est dû, ce n'est pas seulement cette légère offense que vous le croyez d'esprit trop large pour ne pas excuser en souriant, c'est ne rien lui rendre du tout, c'est lui fermer la porte, c'est le renier. En vérité, recevoir Jésus le second est plus insultant que de ne pas le recevoir du tout! Comme il serait aussi grave, mais moins scandaleux, de laisser le roi dehors, que, lui ayant ouvert votre maison, de mettre en sa présence à la place d'honneur son premier chambellan.

Premier chambellan ou dernier marmiton, l'insolence, d'ailleurs, serait à peu près la même. Que ce soit son argent, sa quiétude, sa gloire, son œuvre, son amour, sa patrie, l'humanité ou son âme elle-même que l'on serve avant Dieu, que ce soit au plus laid des vices ou au plus beau des anges que l'on sacrifie le Créateur, il y aura sans doute une nuance dans la laideur humaine du crime, mais ses dimensions, si l'on peut dire, resteront les mêmes, parce que la distance entre l'objet qu'on préfère et le Dieu repoussé ne saurait varier selon la bassesse de l'objet, étant toujours celle du fini à l'infini.

Du haut en bas de l'échelle des croyants, depuis le premier degré où se tient l'homme qui pressent Dieu, mais n'a pas le temps de le chercher, jusqu'à l'avant-dernier qu'occupe celui qui veut devenir saint — au plus haut habite le vrai saint, celui qui ne veut rien, parce qu'il ne veut que Dieu — tout le long de cette échelle Dieu est offensé, à tous les degrés règne une avarice, une idolâtrie.

Est-ce que j'ai le temps de m'occuper de Dieu? dit l'honnête homme — qui ne nie pas son existence, mais qui a trop à faire pour lui sacrifier même une demi-heure chaque dimanche. Et il pense qu'on ne peut rien lui demander de plus tant qu'il est honnête et qu'il travaille. Comme si son travail et son honnêteté avaient quelque chose à voir avec Dieu, comme s'il suffisait à un père, comme preuve de l'amour de son fils, que celui-ci ne mette point la main dans la bourse du voisin et arrive à l'heure à son bureau, tandis qu'il vivrait dans la même maison que lui sans jamais lui parler, sans jamais s'inquiéter de lui ni le regarder! Mais c'est son travail même, ses affaires, cette activité dévorante, en quoi il se fie pour le représenter devant Dieu, qui sont une offense continuelle à Dieu, aussi longtemps qu'il s'en fait un paravent contre Dieu.

« Je vous demande, dit cet ami, de ne plus parler de Dieu à ma femme. Elle est très fatiguée, ces questions la troublent, elle a besoin d'être ménagée. J'attends de votre amitié que vous la laissiez en repos. » — Dites-moi donc, attentif mari, ce qu'elle fera de ce repos, de ces forces que vous lui aurez ainsi économisées? — « Elle tiendra son rang dans le monde », elle donnera des dîners, elle vous accompagnera à des congrès, à des concerts, à la pièce qu'il faut avoir vue, elle organisera des ventes de charité!

Que lui restera-t-il à l'heure de la mort, de tout cela qui n'a servi qu'à la détourner de Dieu, qu'à prendre en elle la place qui était à Dieu? De quel prix lui sera ce butin de poussière, s'il l'a empêchée d'ouvrir les mains pour saisir Dieu? C'est donc sur cette misérable provision que vous prétendez la faire vivre pour l'éternité? Belle preuve d'amour que vous lui aurez donnée en la condamnant à cela! Est-ce aimer, que de ne point vouloir, pour qui l'on aime, le meilleur, de préférer, pour l'être aimé, la pacotille à la vraie richesse, l'engourdissement d'un repos stérile à l'exercice de la vraie vie?

Le repos, s'il n'est point dans le travail l'arrêt nécessaire pour réparer ses forces afin de les bander pour un nouvel effort, s'il n'est point la préparation à une tâche utile, la gestation de l'œuvre dans le silence, qu'est-il donc? — Un temps mort; les branches sèches qui alourdissent l'arbre, et il faut l'en délivrer si l'on veut qu'il retrouve sa vigueur, une rouille qui ronge l'outil sans qu'on s'en aperçoive.

S'il n'est l'instant d'immobilité où l'on prend son élan pour repartir, le repos est un morceau de vie volé à Dieu à qui il devait être rapporté, et il nous vole cette part de Dieu qu'il devait être employé à connaître. Que le Seigneur nous garde de désirer le repos ailleurs qu'en Lui. La vie est le temps d'apprendre et d'agir et d'enseigner la vérité à qui ne la sait pas! C'est cela : vivre sa vie — non pas l'émietter à tous les vents pour la dérober à son vrai Maître! Tant que nous ne possédons pas Dieu — et nous ne le posséderons qu'à la mort — nous n'avons pas le droit de nous reposer. Tant qu'il y a une âme, dans cette perpétuelle tempête du monde, qui est en train de se perdre, nous devons voler à son secours avec la barque du Sauveur. *Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde : il ne faut*

pas dormir pendant ce temps-là. Il faut veiller, il faut prier, il faut racheter avec lui. *Il ne nous suffit pas d'aimer Dieu si notre prochain ne l'aime aussi,* disait le grand saint Vincent de Paul. Parole terrible! Exigence infinie! Défense de se reposer en la tiédeur de la lumière aussi longtemps que ce prochain innombrable qui n'aime pas Dieu, nous le voyons périr misérablement dans sa nuit! Repos qui serait une trahison envers le Maître qui nous a envoyés au travail, envers nos frères qui ont besoin de nous!

Mais est-ce bien vraiment de repos que se soucient tous ces gens soi-disant si fatigués? Non pas. C'est seulement de ne pas travailler pour Dieu. Il n'y a que pour ce maître-là que toujours les forces leur manquent. Il est incroyable que l'on ait tant d'énergie à dépenser pour son plaisir, dans tous les mondes, que ce soit pour organiser le raout le plus chic de la saison ou une partie de campagne avec saucisson à l'ail et vin rouge, que l'on passe des nuits à danser, à jouer aux cartes, qu'on se lève avec allégresse à deux heures du matin pour une excursion en montagne, qu'une faible femme supporte avec délices d'être pendant des après-midi entières poussée, pressée, bousculée dans cet enfer irrespirable des grands magasins, qu'elle se prive de manger jusqu'à l'épuisement pour avoir « la ligne à la mode », qu'on n'hésite pas, pour se procurer des sensations, à détruire sa vie par tous les excès possibles, par toutes les « drogues » empoisonnées — et qu'on soit toujours à la limite de l'épuisement dès qu'il s'agit du service de Dieu, qu'on n'ait pas la force de faire deux kilomètres à pied pour aller jusqu'à l'église, qu'on trouve criminel de « compromettre sa santé » par le moindre jeûne, qu'on ne puisse se lever à temps pour la messe de midi le dimanche, et qu'un homme ne con-

çoive même pas comment on oserait attendre de lui qu'il veille une heure auprès du Saint-Sacrement! *On me fait un crime de mon assiduité à la prière*, disait saint Louis, *mais on ne dirait mot si les heures que j'y donne je les passais au jeu ou à la chasse.*

Jamais assez pour le plaisir, pour la vanité, pour l'ambition! Toujours trop pour Dieu! — Cette pauvre petite heure de la messe du matin, si courte pour y puiser la force de tout un jour, on vous la rend responsable de tout ce que vous n'avez pas fait dans la journée, de toutes vos fatigues, du moindre de vos rhumes, alors que si l'on vous voyait rentrer à une heure du matin en robe décolletée, on dirait : « Pauvre petite, il faut bien qu'elle prenne un peu de distraction! »

Vous laissez vos femmes lire Freud et Joyce, parce que tout le monde en parle, sans aucune crainte de leur fausser, de leur surexciter l'esprit, ni de leur encrasser l'âme. Mais lire l'Évangile, ouvrir un catéchisme, chercher le secret de vivre et de mourir : « Ah! non, ma femme a besoin de repos! »

Vous forcez vos enfants à ingurgiter l'histoire ancienne et toutes les conquêtes de ces Césars et de ces Alexandres morts, vous les leur faites réciter, vous surveillez leurs notes avec quelle rigueur! — vous les aidez à bourrer leur pauvre cervelle de tous les systèmes qu'a bâtis pour expliquer le monde la triste et indigente philosophie des hommes, parce qu'on les interrogera là-dessus à l'examen! Mais l'histoire du Dieu éternel, l'explication apportée par Jésus, comment il a sauvé le monde et racheté leur âme, ils n'ont point de temps de reste pour l'apprendre.

Il y aura pourtant, tôt ou tard, un autre examen, et plus grave, où, quand Jésus demandera : « Que sais-tu de moi? Comment m'as-tu aimé? » ce n'est pas par le

système d'Auguste Comte ni par la date de la victoire du Granique qu'il faudra répondre !

« Il faut s'instruire, il faut travailler pour arriver dans la vie ! » — Et pour arriver dans la mort, si redoutable, si terriblement durable, croyez-vous qu'il ne vaille pas la peine de s'instruire aussi, et que ce petit instant de vie mortelle qui nous est donné soit trop pour apprendre à « réussir » dans l'éternelle ?

Hélas ! ceux-là même qui croient être bons chrétiens ont une peine infinie à se défendre de ce sentiment que le temps qu'ils donnent à Dieu est du temps perdu. On va à la Messe le dimanche, oui, c'est péché mortel que de la manquer sans raison ! Mais entrer dans une église pour le simple plaisir de faire une visite au Bon Dieu, assister à un office pour la seule douceur de venir faire acte d'amour aux pieds du Sauveur, jamais cela ne leur viendrait à l'idée. Ce sont là des « exagérations », des fantaisies de gens qui n'ont rien à faire, et qu'on ne laisse pas de trouver chez les autres coupables, ou tout au moins suspectes ! On choisit la messe la plus courte ; à peine le dernier mot du dernier Évangile est-il prononcé qu'on se précipite dehors, comme si les dalles de l'église vous brûlaient les semelles ! On restera une heure à parler à la porte avec les uns et les autres, parce que, n'est-ce pas, cela c'est vivre, tandis que demeurer un peu devant Dieu, le regarder, le remercier, l'écouter, lui raconter à lui nos affaires, non vraiment, il y a trop de choses importantes qui nous appellent !

Tout nous appelle toujours avant Dieu ! — Que penserions-nous d'un soi-disant ami qui ne viendrait nous voir que lorsqu'il ne verrait pas le moyen de s'en dispenser sans nous blesser, et qui, tout le long de sa visite, serait absorbé par la pensée de tout ce qu'il va faire en sortant de chez nous au point d'en oublier notre présence, quel-

qu'un qui serait là sur le bord de sa chaise à guetter le premier moment où il va pouvoir filer sans offense? Nous, lorsque nous allons chez nos amis, on parle, on parle, on a tout à se dire, le temps passe, on ne s'en aperçoit pas! Tout est oublié, sauf cette exquise chaleur que donne au cœur la joie de comprendre et d'être compris, de connaître et d'être connu, l'exaltation délicieuse d'échanger, de confronter ses pensées, et on écarte inconsciemment tout ce qui voudrait troubler ces moments précieux, et il faudrait partir, mais on ne peut plus s'arracher! — Comment donc n'avons-nous jamais rien à dire à Dieu, sinon des réclamations matérielles, comme un garnement qui ne parle à son père que pour lui demander de l'argent? Pourquoi n'essayons-nous pas de ces doux échanges avec Dieu? Croyons-nous donc que nous y perdrions? Notre meilleur ami est-il le seul que nous quittions si facilement — bien pis, que nous fuyions? « *Ainsi, vous n'avez pu veiller une heure avec moi!* » (1) Les disciples mêmes, ses enfants les premiers, les plus proches, ils ne supportent point la fatigue d'être une heure avec Jésus dans l'angoisse : ils le laissent, ils dorment, ils se reposent!

Même ce prêtre, l'homme consacré, choisi, élu par Dieu, dont la mission en ce monde est de le servir, quel est donc cet autre travail urgent qui le tire, lui fait précipiter sa messe, avaler la fin du dernier Évangile, effleurer tout juste les prières au bas de l'autel, si bien que si le fidèle attristé veut qu'elles aient été dites, il lui faut les recommencer? Qu'a-t-il à faire de plus pressant que d'adorer Dieu? Le service divin est-il une affaire ennuyeuse dont on se débarrasse prestement, ou bien une tâche sacrée à laquelle on a voué sa vie? — Tâche plus belle que celle même des Anges, qui obéissent à Dieu, mais à qui

(1) Matthieu, xxvi, 40.

Dieu n'obéit point, que Jésus conduit d'un geste de sa main, mais qui ne tiennent point Jésus dans leurs mains! Il semble que s'il doit y avoir quelque chose de difficile pour un prêtre, c'est de laisser aller Jésus, de cesser de le tenir entre ses doigts : *Monsieur le Curé, que faisiez-vous donc quand vous teniez la sainte hostie?* demandait quelqu'un au curé d'Ars. *Vous aviez l'air très ému. — En effet. Il m'était venu une drôle d'idée. Je disais à Notre-Seigneur : Si je savais que je dusse avoir le malheur de ne pas vous voir pendant l'éternité, puisque je vous tiens maintenant, je ne vous lâcherais plus* (1).

Ce pauvre prêtre si pressé, qu'aura-t-il gagné sur le temps de sa Messe? Cinq minutes? Qu'en fera-t-il de plus important que de prier Dieu? — Et il aura peut-être perdu des siècles de Paradis!

Écoutez ces enfants après la Messe, qui restent pour dire quelques prières avec une dame du catéchisme : c'est la meilleure élève, c'est-à-dire celle qui récite le plus vite sans se tromper, qui vous déroule ça à bride abattue, comme si elle était payée aux pièces! On demeure le souffle coupé, n'ayant pas eu le temps de reconnaître la prière qu'elle dit avant qu'elle soit au milieu de la suivante. Qu'on voudrait se précipiter sur elle : « Ma petite fille, arrête, attends un peu! Ne dis qu'une phrase : *Je vous salue, Marie*, mais prends le temps de savoir ce que tu dis. Salue-la dans ton cœur, Marie, la Mère de Jésus! Quand tu dis bonjour à la maîtresse et que tu l'aimes bien, tu lui souris en la regardant pour qu'elle voie que tu l'aimes et pour guetter un sourire en réponse. Regarde aussi Marie en la saluant, qui est une maîtresse de toutes sciences, une maman sans défauts, qu'il faut tant aimer

(1) *Le Curé d'Ars*, par l'abbé Francis Trochu, chez Emmanuel Vitte, p. 383.

parce qu'elle nous a tant donné, et qu'ayant tant souffert elle sourit toujours.

« Dis seulement : *Notre Père qui êtes aux cieux*, et lève la tête pour le voir dans les cieux, si grand, si beau, si bon! — et pourtant notre tendre Père, à nous, petits enfants si peu sages! Il y avait une fois une pauvre vachère qui vint trouver au village une demoiselle bien instruite en Dieu et *la pria avec abondance de larmes de lui apprendre ce qu'elle devait faire pour achever son* Pater, *car, disait-elle en son langage des montagnes, je n'en saurais venir à bout. Depuis près de cinq ans, lorsque je prononce ce mot :* Pater, *et que je considère que... celui qui est là-haut, disait-elle en levant le doigt, que celui-là même est mon père... je pleure et je demeure tout le jour en cet état en gardant mes vaches* (1). — Ah! sois la petite vachère qui oublie tout en regardant le grand Dieu qui veut bien être notre Père! Pense que c'est à lui que tu parles, arrête-toi pour l'aimer, et il entendra ce que dit ton cœur, et lui aussi t'aimera. — Que veux-tu qu'il distingue dans ce roulement de paroles dont tu lui casses les oreilles? Tu n'as pas le temps de les articuler, comment veux-tu qu'il ait le temps de les entendre? Il est bien d'égrener son chapelet — on n'a jamais assez prié Dieu ni la Vierge — mais *il ne s'agit pas de dire des prières à la mie de pain*, s'écriait Péguy, *il s'agit de dire vraiment ce que l'on dit* (2) et de le penser. Ces prières escamotées que tu jettes à Dieu comme une croûte à un chien, pour te débarrasser de lui, crois-tu qu'elles puissent lui faire grand plaisir, et qu'il ait grande envie de te donner quelque chose en échange? Va, ma petite fille, c'est ainsi, c'est mainte-

(1) *La Vie de la Mère de Ponçonas (1602-1657), institutrice de la Congrégation des bernardines réformées en Dauphiné*, Lyon, 1675, pp. 26, 27.
(2) *Lettres et Entretiens* de Charles Péguy, p. 171.

nant que tu perds ton temps ; tes prières inutiles retombent sur toi comme des feuilles mortes qui n'ont plus qu'à pourrir. Et c'est la pauvre vachère oubliée en Dieu qui gagnait le sien, qui gagnait l'éternité !

Si les hommes consentaient à voir qu'avec Dieu on joue, comme dit Péguy, à qui perd gagne, ils vivraient comme saint Benoît, *voulant se fatiguer de travaux pour Dieu plutôt que d'être comblé des faveurs du siècle* (1). Mais nous passons notre temps à sacrifier ce qui dure à ce qui passe. Nous sommes dans le monde des gens dont la maison brûle, et qui, au lieu de penser à leur propre salut, courent comme des fous au travers des flammes pour sauver leur argent, leurs tableaux, leurs papiers. Que leur servira d'avoir arraché pour un peu de temps à la destruction et de rapporter dans leurs mains crispées un bijou, un bibelot, un souvenir, une œuvre, s'ils se sont détruits eux-mêmes dans ce vain sauvetage, s'ils meurent en arrivant, grillés, asphyxiés ? *Que sert-il à un homme de gagner le monde entier, s'il se ruine ou se perd lui-même ?* (2) — Si tous ne meurent point dans cette lutte pour conserver leurs trésors périssables, combien s'y brûlent, s'y blessent, y laissent un lambeau de leur âme, en sortent couverts de plaies, diminués, racornis, impropres pour des siècles à cette vraie vie que Dieu leur devra rapprendre lentement, dans le secret de ses divins asiles, par l'effort, la souffrance, la purification !

Nous sommes là devant Jésus, nous croyons l'avoir désiré et vraiment le recevoir. Mais tout ce que nous possédons, tout ce qu'il veut bien nous laisser parce qu'il nous sait créatures infirmes qui avons besoin de mille

(1) *La Vie du Bienheureux Père saint Benoît*, par saint Grégoire le Grand, p. 9.
(2) Luc, IX, 25.

petits appuis et béquilles — faute de savoir trouver le seul véritable soutien —, tout cela, au lieu de nous exercer peu à peu à nous en passer, à l'abandonner à Dieu, au lieu d'apprendre du moins qu'il en est le maître et que c'est par pure grâce qu'il nous le laisse encore un instant, nous le dressons et le défendons désespérément contre lui, nous nous y cramponnons pour résister au grand souffle qui voudrait nous emporter à lui, nous aimons mieux nos béquilles que la guérison, nous aimons mieux nos empêchements que le Bien dont ils nous séparent!

Beaucoup, toutefois, crurent en lui; mais à cause des Pharisiens, ils ne le confessaient pas, de peur d'être chassés de la synagogue. Car ils aimèrent la gloire des hommes plus que la gloire de Dieu (1). — Nous sommes les mêmes après deux mille ans, cherchant avant toutes choses l'approbation des hommes, perpétuellement occupés du personnage que nous faisons aux yeux des autres, n'oubliant qu'un de nos juges : celui-là seul qui a le droit de nous juger. « Qu'est-ce qu'on va penser de moi? », voilà le souci constant qui nous habite, la question, devant toute décision à prendre, qui se dresse pour nous la première, et repousse toute autre. Ce qu'on va penser de nous? — Rien du tout! Chacun ne pense qu'à soi. — Comment n'avons-nous pas encore découvert cela? Il n'y a rien de plus drôle — et de plus triste — qu'une réunion mondaine. Chacun est si absorbé par l'idée de l'effet qu'il produit, si entièrement requis par le soin de se composer, de se surveiller, de se faire valoir, si attentif à guetter l'occasion de se manifester sous son plus beau jour, qu'il ne lui reste aucune faculté disponible pour étudier, ou même seulement percevoir ses compagnons. Littéra-

(1) Jean, XII, 42, 43.

lement il ne voit pas les autres, il ne voit que son reflet sur eux. Chacun est seul dans une galerie de glaces, et pose et tourne et fait des mines devant une rangée de miroirs insensibles, où il se regarde, mais qui ne le regardent pas.

Quand par hasard, par oubli, par distraction, par désœuvrement, on jette les yeux sur nous, sur notre propre personne, croyons-nous que ce soit pour nous admirer? — C'est pour se scandaliser, si nous avons l'air joyeux, que nous ne soyons pas triste; si nous avons l'air triste, que nous ne soyons point joyeux. C'est pour se réjouir si l'on nous trouve ridicule; pour nous détester si l'on ne peut se défendre de nous trouver bien.

Tel est le monde : aveugle ou méprisant! Et c'est pour l'opinion de ce monde — qui n'en a point, qui s'en moque, qui nous oublie instantanément, quand même il viendrait de nous cracher à la figure ou de nous couronner de roses — pour ce monde qui ne nous connaît pas, et ne tient nullement à nous connaître, parce qu'il ne nous aime pas, que nous refusons de suivre Jésus qui nous appelle, qui nous désire, qui nous regarde, qui nous aime!

Ce monde fût-il d'ailleurs un monde de bonté, de sagesse, d'amour, sût-il vous donner, pauvres artistes affamés de gloire, chers littérateurs si anxieux d'asseoir votre réputation, ces louanges, ces hommages, cette célébrité que vous quêtez de lui, fît-il de vous un Virgile ou un Homère — et déjà est-ce encore grand'chose que d'avoir été un Rousseau? — n'avez-vous jamais songé que le monde finira?

Ce que nous voulons, c'est nous survivre, continuer d'habiter la mémoire des hommes quand nous aurons quitté leur terre. Mais les hommes aussi disparaîtront, mais le monde entier s'abîmera! — Ce jour-là, où sera notre

pauvre gloire humaine? Il faudra bien alors, bon gré, mal gré, achever de mourir. De quel prix aurons-nous payé ce misérable sursis, si nous avons sacrifié pour lui la vie même? Quel vrai marché de dupe aurons-nous fait cette fois si, pour être aimé des hommes quelques années de plus, nous nous sommes privés à jamais de l'amour de Dieu!

La gloire que Dieu donne à ses enfants, celle-là ne meurt pas, car c'est la sienne propre; mais elle ne brille que là où on lui fait toute la place. *Ces titres qui étaient pour moi de précieux avantages*, disait saint Paul, *je les ai considérés comme un préjudice à cause du Christ. Oui, certes, et même je tiens encore tout cela comme un préjudice eu égard au prix éminent de la connaissance du Christ Jésus mon Seigneur. Pour son amour j'ai voulu tout perdre, regardant toutes choses comme de la balayure, afin de gagner le Christ* (1).

(1) Épître aux Philippiens, III, 7, 8.

(*A suivre.*)

ISABELLE RIVIÈRE.

Sainte Marguerite-Marie

Maîtresse des novices

Au mois d'avril 1684, la Mère Marie-Christine Melin était nommée Supérieure de la Visitation de Paray, et cette date fait époque dans la vie de sainte Marguerite-Marie.

La nouvelle supérieure avait été, sous la Mère Greyfié, Directrice et Assistante : elle connaissait et estimait la Sœur Marguerite-Marie, elle savait du reste la haute estime qu'avait pour sa vertu la Mère Greyfié, à laquelle elle succédait, et son caractère comme sa conviction personnelle l'inclinaient à la traiter avec douceur.

Aussi bien, l'instrument avait été longuement perfectionné et assoupli au cours des treize années de vie religieuse déjà vécues; il était prêt. Le temps était venu où la lumière que Dieu avait allumée dans le cœur de sainte Marguerite-Marie allait être placée sur le chandelier pour illuminer la maison tout entière.

La Mère Melin choisit la Sœur Marguerite-Marie comme Assistante, et ce choix, si honorable, était aussi très significatif. D'après les règles mêmes qui président, à la Visi-

tation, à l'élection de l'Assistante (1), il était la preuve que les anciennes préventions tombaient, et que, dans sa communauté, sainte Marguerite-Marie avait cessé d'être un objet de contradiction.

Dès lors, elle ne quittera plus les charges; elle ne déposera celle d'Assistante que pour prendre, en janvier 1685, la direction du noviciat, et lorsqu'en mai 1687 elle remettra en d'autres mains le soin des novices, elle reprendra la charge d'Assistante qu'elle exercera jusqu'à sa mort le 17 octobre 1690.

Dieu lui ouvrait ainsi, à son insu, le champ de l'apostolat.

En décembre 1684, la Maîtresse des novices étant tombée dangereusement malade, les novices « supplièrent la Supérieure de leur donner pour maîtresse la Mère assistante » (2). La Mère Melin fit droit à leur requête, et le 1er janvier 1685 la Sainte entra en charge.

C'était un coup manifeste de la Providence. Aucune autre charge ne se prêtait mieux à l'apostolat discret et profond que devait exercer la Sainte. Elle était appelée à donner les premières leçons de perfection, celles qui ne s'oublient plus, à des âmes novices merveilleuse-

(1) L'élection de l'Assistante se fait le samedi qui suit celle de la Supérieure (Petite Coutume, p. 97). « Si en l'élection de l'Assistante et des Conseillères, qui se fait dans le Chapitre, il arrive que les premières proposées ne soient pas élues, la Supérieure en proposera d'autres : après quoi, si pas une n'a les deux tiers des voix, ou que plusieurs les eussent également, la Supérieure pourra choisir celles qu'elle voudra, c'est-à-dire de celles qui auraient eu la dite égalité de voix, et elles demeureront pour élues » (*Directoire et Coutumier des Religieuses de la Visitation Sainte-Marie*, p. 125). Dans l'*Année Sainte*, t. XII, 334, il est dit que la Mère Melin choisit la Sœur Marguerite-Marie comme Assistante.

(2) Déposition de la Sœur Claude-Rosalie de Fargues, qui était novice à cette époque, lors de la procédure de 1715 (Gauthey, I, 535).

Toutes les références sont données d'après l'ouvrage de Mgr Gauthey, *Vie et Œuvres de sainte Marguerite-Marie*, 3 vol., édition de 1920.

ment disposées pour les recevoir, et elle pouvait le faire sans avoir à craindre des inquisitions inopportunes, avec l'indépendance, relative il est vrai, mais très réelle, inhérente à ses fonctions.

Dans un précédent article (1) nous avons considéré sainte Marguerite-Marie disciple du Cœur de Notre-Seigneur et mettant à profit pour elle-même les leçons de sainteté qu'elle en recevait. Nous voudrions suivre ici la disciple devenue maître, et formant les âmes qui lui ont été confiées. C'est de tous les arts le plus difficile : « *Ars artium, regimen animarum* », dit saint Grégoire; elle l'a exercé supérieurement.

Elle avait tout d'abord les deux vertus les plus nécessaires à ces fonctions : l'humilité et l'amour.

L'humilité, qui la remplissait de défiance pour elle-même, la ramenait sans cesse vers Notre-Seigneur, source de toute lumière et de tout bien; l'amour de Dieu, qui lui faisait chercher exclusivement et totalement la gloire et l'intérêt de celui qui possédait son cœur.

« Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? disait Jésus à Simon Pierre au bord du lac de Galilée. — Seigneur, répondait saint Pierre, vous savez bien que je vous aime. — Pais mes agneaux », repartit Jésus.

Et voici que la même parole avait été adressée à sainte Marguerite-Marie : « Pais mes agneaux », lui dit Notre-Seigneur le 25 décembre 1685; de son amour, pas n'était besoin qu'elle parlât, elle en avait déjà donné mille preuves, et Jésus le connaissait.

Mais ne nous étonnons pas qu'il l'exige; sans lui, il est impossible d'être fidèle à sa mission.

Ce sont les agneaux du Christ qu'on dirige; il faut

(1) *La Vie Spirituelle*, juin 1930.

donc les régir avec la mansuétude du Christ, les aimer avec le cœur du Christ, les amener au Christ et le leur faire aimer, Lui, et Lui seul. Là est le point difficile et délicat; la nature a une invincible tendance à se rechercher elle-même, surtout dans les questions de cœur; on considère vite les agneaux du Christ comme les siens propres; on recherche leur affection, on leur donne la sienne; et c'est d'autant plus facile et tentant que ce sont des âmes plus belles, et qu'elles donnent tout naturellement à ceux qui visiblement leur représentent le Christ leur confiance et leur amour.

« *Vae pastoribus Israel*, est-il dit dans Ezéchiel, *nonne pascebant semetipsos ?* »

Et saint Augustin (in Joan., Tract. 123) dit : « *Qui hoc animo pascunt oves Christi ut suas velint esse non Christi, se convincuntur amare, non Christum.* » Ceux qui dirigent le troupeau du Christ de telle façon qu'ils voudraient que ce fût non le troupeau du Christ mais le leur propre, montrent bien par là que c'est eux-mêmes et non le Christ qu'ils aiment.

Aussi saint Augustin fait-il le panégyrique de saint Jean-Baptiste en louant sa fidélité parfaite :

« ... *Quia talis erat Joannes amicus sponsi, non quaerebat gloriam suam, sed testimonium perhibebat veritati : numquid voluit apud se remanere discipulos suos ut non sequerentur Dominum ? Magis ostendit ipse discipulis quem sequerentur... Quid me attenditis ? Ego non sum Agnus : Ecce Agnus Dei ! Et audierunt eum loquentem duo discipuli, et secuti sunt Jesum...* » (In Joan., Tract. 7.)

« *Nec sibi sed sponso zelat* », dit-il encore (Serm. 243, n° 6), et (serm. 248, n° 2) « *Odit se amari pro illo* ».

Cela ne veut pas dire que le directeur ou le maître ne doive en aucune façon chercher l'affection de ses disciples, mais il ne doit la vouloir que dans la mesure même où elle lui permet d'accomplir sa tâche de formation.

C'est ce que saint Grégoire explique admirablement dans son *De reg. Past.*, II, c. 8, où il écrit :

Difficile est ut, quantalibet recta denuntians, praedicator qui non diligitur libenter audiatur. Debet ergo ille qui praeest studere se diligi quatenus possit audiri...

Donc, montrer bonté, affection, mais... « *et tamen amorem suum pro seipso non quaerere... Rectores boni placere hominibus appetunt, sed ut suae aestimationis dulcedine proximos in affectum veritatis trahant; non ut se qmari desiderent, sed ut dilectionem suam quamdam viam faciant, per quam corda audientium ad amorem Creatoris introducant* »...

C'est bien ainsi que sainte Marguerite-Marie aimait ses novices et voulait en être aimée. Ne les aimant qu'en Dieu, elle ne voulait que les porter à Dieu.

L'amour divin qui brûlait son âme affinait la clairvoyance naturelle de son regard; voyant ses novices en Dieu, c'est aux clartés de cet horizon divin, à cette lumière qui illumine toutes les ténèbres, qu'elle discernait leurs défauts les plus cachés, et qu'elle poursuivait leur amour-propre dans ses dernières retraites.

Et ce même amour divin lui donnait pour les redresser et les reprendre une souveraine liberté. Rien n'arrêtait cette timide quand il s'agissait de remplir un devoir; dès que les droits de Dieu étaient en cause, son intransigeance était totale et parfaite.

Ce n'est pas qu'elle ne sût adapter la réprimande au degré de vertu de l'âme, — les saints ont dans le maniement des âmes un merveilleux doigté, et une psychologie très souple en même temps que très sûre, — mais jamais, par crainte de s'aliéner un cœur ou souci de sauvegarder sa réputation, elle ne garda des silences de faiblesse.

D'un bout à l'autre de ses avis à ses novices, on sent cette préoccupation de parler ferme, net et juste, pour

aider à leur ascension spirituelle, en même temps qu'elle multiplie les témoignages de son affection maternelle vigilante et prête pour leurs progrès spirituels à tous les sacrifices.

Ses novices disaient d'elle : « Elle nous rendra dévotes quoi que nous en ayons (1). »

Si je voyais que vous ne fussiez pas des bonnes amies du Sacré-Cœur, vous ne seriez jamais des miennes. (Avis 44. Gauth. II, 708.)

... J'ai un si grand désir de votre perfection, écrit-elle à une autre, que cela m'affligerait beaucoup si je voyais que vous n'y travaillassiez pas comme il faut... Adieu, ma chère sœur, aimez toujours un peu celle qui vous chérit tendrement dans l'aimable Cœur de Jésus hors duquel il ne faut rien affectionner... Si vous ne profitez de ce que je vous dis, le Sacré-Cœur vous abandonnera, et moi, je le ferai aussi... (Avis 40. Gauth. II, 704.)

Pour ce qui est de vous avoir reprise de vos défauts, la tendre affection que j'ai pour vous ne me permet pas de vous les celer, car j'ai un grand désir de votre perfection et avancement au saint amour. Il n'y a rien que je ne voulusse faire ni souffrir pour cela... (Avis 21. Gauth. II, 670-1, et avis 7, G. II, 649.)

... Voilà ce que je désire que vous fassiez pour le présent, en vous rendant fidèle à nos saintes observances, si vous désirez que le Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ vous reconnaisse et avoue pour une de ses filles, et moi, votre chétive et indigne maîtresse, reconnaîtrai, par l'attention que vous aurez à vous perfectionner suivant ces maximes, si vous avez de l'amitié pour moi qui vous chéris tendrement... (Avis 11. G. II, 656.)

Ces quelques citations donnent une idée de l'affection virile et très surnaturelle que sainte Marguerite-Marie avait pour ses novices. Prête elle-même à « tout faire et à

(1) Déposition de la Sœur Péronne-Marguerite Verchère (Gauthey, I, 533).

tout souffrir » pour leur avancement spirituel, elle voulait trouver chez elles des dispositions analogues. Manifestement, elle ne cherche à se faire aimer d'elles que pour leur rendre aimable et facile la route ardue où elle les engage.

Entrons-y avec elle.

*
* *

A) — *Les Principes.*

Celui-là est saint qui aime parfaitement le Seigneur. Tout le secret de la sainteté consiste donc à aimer. Sainte Marguerite-Marie n'a pas reçu d'autre leçon que celle-là; elle n'en donnera pas d'autre non plus.

La déposition de la Sœur Françoise-Rosalie Verchère est formelle sur ce point :

Qu'elle a toujours remarqué dans la servante de Dieu un violent amour pour Dieu dans toutes ses actions et ses paroles, disant souvent aux jeunes religieuses dont elle avait soin : « Si vous saviez qu'il est doux d'aimer Dieu, il n'y a rien qu'on ne souffrît pour avoir ce saint amour. » *Elle en parlait si souvent qu'on la comparait à saint Jean l'Évangéliste sur ce point...* (Gauth. I, 508.)

Mais il y a amour et amour.

Il y a celui qui s'adresse à Dieu et celui qui s'adresse à la créature, et bien qu'ils se meuvent tous deux sur des plans différents, ils se heurtent aux mêmes écueils et se trouvent sujets aux mêmes imperfections.

Dans l'un comme dans l'autre on rencontre l'amour superficiel et l'amour profond, l'amour vrai et l'amour trompeur, l'amour des lèvres et celui du cœur, l'amour intéressé et l'amour désintéressé.

C'est la leçon que sainte Marguerite-Marie avait reçue du saint Fondateur de la Visitation :

... Qui aimerait son père d'un amour seulement fraternel, certes il ne l'aimerait pas assez; qui aimerait sa femme seulement comme son père, il ne l'aimerait pas convenablement; qui aimerait son laquais d'un amour filial, il commettrait une impertinence. L'amour est comme l'honneur; car tout ainsi que les honneurs se diversifient selon la variété des excellences pour lesquelles on honore, aussi les amours sont différents selon la diversité des bontés pour lesquelles on aime. Le souverain honneur appartient à la souveraine excellence, et le souverain amour à la souveraine Bonté. L'amour de Dieu est l'amour sans pair parce que la bonté de Dieu est la bonté non pareille : « Écoute, Israël, ton Dieu, il est le seul Seigneur! » et partant, tu l'aimeras de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton entendement et de toute ta force. Parce que Dieu est seul Seigneur, et parce que sa bonté est infiniment éminente au-dessus de toute bonté, il le faut aimer d'un amour relevé, excellent et puissant au-dessus de toute comparaison. C'est cette suprême dilection qui met Dieu en telle estime dans nos âmes et fait que nous prisons si hautement le bien de lui être agréables, que nous le préférons et affectionnons sur toutes choses. Quiconque aime Dieu de cette sorte, il a toute son âme et toute sa force dédiées à Dieu, puisque toujours en toute occurrence il préférera la bonne grâce de Dieu à toutes choses, et sera toujours prêt de quitter tout l'univers pour conserver l'amour qu'il doit à la divine bonté... (S. Fr. de Sales, *Traité de l'Amour de Dieu*, l. X, ch. 6.)

Sainte Marguerite-Marie entendait qu'on aimât Dieu en Dieu :

Souvenez-vous, ma bien-aimée Sœur, que vous avez un époux jaloux qui veut absolument posséder tout votre cœur ou il n'en veut point. Si vous n'en chassez la créature, il en sortira; si vous ne la quittez avec son amour, il vous quittera, il vous ôtera le sien. Il n'y a point de milieu; il veut tout ou rien. Son cœur vaut bien le vôtre pour le moins !... (Avis 13. G. II, 658.)

Et cet amour, elle le voulait véritable, ne se bornant pas à des paroles et protestations souvent illusoires :

La vertu ne consiste pas à faire de belles résolutions ni à dire de belles paroles, mais à faire de bonnes exécutions et à en venir aux effets. (Avis 14 fin. G. II, 66o.)

Et ces effets qui prouvent la vérité de l'amour comme celle de la vertu, Notre-Seigneur les enseigne dans l'Évangile, ils sont au nombre de trois :

1°) **l'obéissance** : « *Qui habet mandata mea, et servat ea, ille est qui diligit me.* » (Jo., XIV, 21.)

2°) **l'amour surnaturel du prochain** : « *Si quis me diligit, sermonem meum servabit; ... qui non diligit me sermonem meum non servat.* » (Ibid., 23-24.)

« *Hoc est praeceptum meum ut diligatis invicem.* » (Jo., XV, 12.)

3°) **le sacrifice** : « *Majorem hac dilectionem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis suis.* » (Jo., XV, 13.)

Ce sont là les trois témoins irrécusables de l'amour, et ces trois-là aussi ne font qu'un, car l'amour du prochain est un commandement exprès de Jésus-Christ, « *son* commandement », selon sa propre expression, il se ramène donc à l'obéissance, et l'obéissance elle-même rentre dans le sacrifice dont elle est la plus haute expression :

« *Facilius contemnitur saccus quam voluntas* », dit le Vénérable Bède : c'est que par le sacrifice de sa volonté on s'immole à fond soi-même. Comme le dit saint Grégoire Pape : *Per obedientiam voluntas propria mactatur.*

Tout revient donc au sacrifice qui est la preuve dernière et la mesure infaillible de l'amour. Qui ne sacrifie rien n'aime pas, qui sacrifie peu aime peu, et qui sacrifie tout aime totalement.

*
* *

B) *La Pratique*

C'est à ce sacrifice total que sainte Marguerite-Marie invite ses novices; ne connaissant elle-même que la route du Calvaire, c'est par elle vers la Croix où ont jailli les fontaines du Sauveur qu'elle mènera fidèlement les agneaux du Christ. Ces sacrifices réclamés par l'amour, l'amour les rend faciles et doux. Et que pourrait-on sans ingratitude et folie refuser à un Dieu, et à un Dieu qui a voulu se faire homme et souffrir pour nous d'indicibles tourments?

Et la Sainte présente à ses novices le Sacré-Cœur, elle parle de ses attraits avec le langage persuasif d'un cœur qui aime. Elle ouvre leurs âmes à l'amour de celui qui les a aimées le premier; elle leur détaille ses beautés et ses bienfaits.

Une grâce de ferveur tombe sur le noviciat : toutes sont prêtes aux plus durs sacrifices.

C'est là l'habileté divine de la Sainte; elle ne propose pas à l'âme encore faible les aspects crucifiants de la vocation religieuse; elle amène doucement les cœurs à Jésus; elle leur dit ses merveilleuses tendresses, la vie qu'il veut leur communiquer, et combien sont peu de chose les sacrifices qu'il demande en échange de ce qu'il donne, la folie de l'âme qui pour n'avoir pas eu le courage de sacrifier un bien sans valeur perd une grâce d'un prix infini!

L'esprit est conquis comme le cœur à pareille école.

Que vous répondrai-je, ma chère Sœur ma mie, sinon de vous recommander de mettre en pratique ce que je vous ai déjà dit sur le sujet de cette attache, qui est un si grand

obstacle à votre perfection, que j'ose dire que vous n'y parviendrez point qu'elle ne soit ôtée. Mais voyez, mon enfant, si vous vous amusez à disputer ainsi avec la grâce en ne lui donnant pas ce qu'elle vous demande, elle se lassera de vous et vous abandonnera à vous-même. **Eh quoi! est-ce si grand chose que l'amitié d'une créature, que vous aimiez mieux perdre les bonnes grâces du Sacré-Cœur de Notre-Seigneur que de rompre l'attache d'une inclination naturelle,** qui vous tient liée à elle! Il faut vous en défaire avant que vous alliez en solitude; autrement, si vous l'y portez avec vous, le Sacré-Cœur vous laissera bien pauvre de ses biens et de son amitié..... (Avis 4o. G. II, 702.)

Le but qu'elle propose à ses novices, c'est l'imitation pratique de Notre-Seigneur (1).

Elle la leur répète sous toutes les formes :

Premièrement, vous vous étudierez à vous rendre une bonne religieuse, tâchant en tout de vous rendre conforme à votre époux crucifié... (Avis 16. G. II, 663.)

Aimez constamment le Sacré-Cœur de Jésus-Christ; demandez-lui conseil en toutes vos difficultés, son secours en toutes vos nécessités... Conformez-vous le plus qu'il vous sera possible à son humilité et à sa douceur envers le prochain... (Avis 22. G. II, 673.)

Ne négligez rien de ce qui peut vous donner quelque conformité à votre époux crucifié en tout ce que la fidèle pratique de vos règles peut vous permettre... (Avis 38. G. II, 700.)

Soyez fidèle à vous-même, en rentrant souvent dans votre intérieur pour examiner ce qui s'y passe et regarder si tout y est conforme au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ... (Avis 4o. G. II, 703.)

Si vous voulez, ma très chère Sœur, vous rendre disciple et fille du Sacré-Cœur de Jésus, vous devez vous conformer à ses saintes maximes et vous rendre douce et humble

(1) « ... Puisque l'amour conforme les amants, si nous aimons, formons notre vie sur le modèle de la sienne. » (Let. 54. G. II, 337.) — La dévotion au Sacré-Cœur est « une dévotion de parfaite conformité à ses saintes vertus et non pas de prières seulement ». (Let. 75. G. II, 372.)

comme lui... car c'est là le vrai moyen de gagner les bonnes grâces du Sacré-Cœur... (Avis 5o. G. II, 715.)

Et cette imitation suppose l'oraison et l'exercice actif des vertus, les deux se conditionnent réciproquement.

Aussi sainte Marguerite-Marie apprend-elle à ses novices l'art de prier et de combattre :

Ce qu'elle souhaitait le plus à ses novices, disent les Contemporaines (Gauth. I, 249), *c'était d'être filles d'oraison, et par conséquent filles de recueillement et de silence, ajoutant qu'*une religieuse de Sainte-Marie qui n'aime pas l'oraison est comme un soldat sans armes... »

Maîtresse d'oraison, elle leur en dit la source : la mortification :

... et que pour y arriver (à l'oraison), il fallait tout de bon entreprendre la destruction de soi-même par une généreuse, constante et fidèle mortification... (Mem. des Cont., ibid.)

C'est là sa leçon habituelle :

Soyez humblement constante à mortifier vos sens si vous voulez acquérir le don de l'oraison que je vous souhaite de tout mon cœur... (Avis 25. G. II, 678.)

Si vous voulez faire une bonne oraison, soyez fidèle à vous mortifier, tenez pendant le jour votre esprit dans un grand recueillement, ne faites jamais de fautes volontaires. (Avis 49. G. II, 714.)

Elle leur dit ensuite comment elles doivent l'aborder et s'y tenir, elles, Filles de la Visitation, en suivant les attraits de la grâce, sans se « violenter à faire des actes ». (Avis 32. G. II, 692.)

« Je suis bien aise que dans votre oraison Notre-Seigneur vous attire à regarder votre misère dans la grande miséricorde du Sacré-Cœur. » (Avis 26. G. II, 680.)

« Et pour votre oraison, si vous voulez vous en tenir à ce

que je vous en ai dit, vous demeurerez dans cette disposition que vous me marquez dans votre écrit, paisible et tranquille en simplifiant votre esprit par ce seul acte d'abandon à la volonté de Dieu, demeurant ainsi en sa douce présence comme une servante inutile sans vouloir vous violenter à faire des actes... » (Avis 32. G. II, 692.)

Elle leur apprend à se servir de la dévotion au Sacré-Cœur, leur conseillant d' « entrer dans ses plaies sacrées » (avis 53), surtout dans le Sacré-Cœur (avis 52); de « s'unir à ses dispositions et intentions » (Avis 9, 49, etc.).

Elle leur apprend le fruit à en retirer :

Faites que le principal fruit que vous en tirerez soit l'amour à l'humilité et simplicité. (Avis 9. G. II. 653.)

L'oraison ainsi faite active dans le cœur la flamme de l'amour, et la volonté est prête à tous les sacrifices et à tous les combats.

Car c'est une lutte pratique et perpétuelle qu'il va falloir mener contre soi-même pour exercer les vertus, et la ressemblance avec Notre-Seigneur, qui en est le prix, est une conquête.

Sainte Marguerite-Marie insiste beaucoup sur cette part d'activité personnelle :

Rien ne se fera sans vous, pensez-y..., disait-elle à une de ses novices. (Avis 13. G. II, 659.)

et à une autre :

Je vous avoue, ma chère Sœur, que j'aurai bien envie de vous rendre une bonne religieuse, mais si vous n'y travaillez vous-même, je n'en viendrai pas à bout... (Avis 11. G. II, 656.)

A toutes celles qui se livrent docilement et pleinement à sa conduite, elle prescrit des actes nombreux, suggère

des pratiques variées qui nous étonnent et parfois même nous déconcertent quelque peu :

Vous ferez mourir votre langue, en ne disant rien d'inutile dans le temps de silence, et dans les conversations point de paroles de plainte et de murmure ou de mésestime du prochain. Vous ferez 15 pratiques sur tout cela, et lorsque vous y aurez manqué 5 fois avec vue, vous porterez le bâillon.

Au réfectoire, vous ferez mourir votre goût en mangeant indifféremment ce qui vous sera présenté, sans rien choisir; 5 pratiques.

Vous ferez mourir la curiosité de vos oreilles, en les privant d'entendre ce qui pourrait vous donner de la distraction ; vous en ferez 5 pratiques. Et à chaque fois que vous ferez quelqu'une de ces pratiques, vous direz : O Sacré-Cœur, je meurs à ce plaisir pour ne vivre qu'à votre amour !...

Ces 25 pratiques, avec les 15 de l'autre défi, seront pour honorer les quarante jours qu'il demeura dans le désert. Et celles qui s'y rendront les plus fidèles seront les plus aimées et caressées de lui, et obtiendront un plus grand don d'oraison, que l'on ne peut acquérir que par une vraie mortification... (Défi 59. G. II, 738-9.)

Le défi de nos chères Sœurs novices sera la douceur et l'humilité. Et pour cela elles regarderont Notre-Seigneur au très saint Sacrement de l'autel, comme leur bon Maître qui leur dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur; autrement, vous ne pourrez être aimées ni reconnues de mon Cœur sacré, qui ne vous avouera pas pour ses disciples, tandis que vous ne vous conformerez pas à lui par la pratique de ces saintes maximes. » Étudiez-vous donc à une généreuse humilité qui ne vous abattra pas le courage dans la vue de vos défauts et imperfections... La vertu de douceur vous rendra condescendantes envers le prochain et vous le fera excuser et supporter charitablement et en silence les chagrins que vous en pourriez avoir...

Vous ferez tous les jours 33 pratiques de ces deux vertus ou d'autres si vous n'en pouvez trouver assez d'occasions... (Défi 51. G. II, 743-4.)

Le défi pour l'Octave des Trépassés est plus accablant encore : la Sainte y prescrit 35 pratiques quotidiennes sur

des vertus qu'elle désigne, et en plus « autant de pratiques d'humilité qu'elles pourront ». Elle a conscience elle-même du fardeau qu'elle impose :

Je vous charge peut-être trop, dit-elle en terminant, ne vous en faites point de peine; quand vous ne les pourrez faire d'une façon, faites-les de l'autre... (Défi 58. G. II, 736-7.)

Et pour montrer l'importance qu'elle attache à ces pratiques, elle veut qu'on se punisse de la négligence à les observer :

... Et lorsque vous y aurez manqué avec vue, vous prendrez 17 coups de discipline, et lorsque ce sera par négligence, vous direz 6 *de Profundis*. (Défi 64. G. II, 747.)

Et lorsque vous y aurez manqué, vous baiserez 15 fois terre. (Défi 63. G. II, 746.)

Et lorsque vous aurez manqué au silence intérieur, vous direz un *Miserere* les bras en croix. Et pour l'extérieur (le silence), vous porterez un demi-quart d'heure de l'absinthe à votre bouche. (Défi 65. G. II, 748.)

D'un mot voici donc la méthode de la Sainte : En face de toute vertu à acquérir et de tout vice à déraciner :

1°) Regarder Jésus-Christ notre modèle, entrer dans son cœur pour y étudier ses sentiments intérieurs et ses dispositions ;

2°) nous conformer activement à ces sentiments et dispositions en faisant des actes et pratiques déterminés ;

3°) se punir si on y est infidèle, et fortement si l'infidélité est consciente et de malice; plus légèrement si elle est inconsciente ou de pure négligence et fragilité.

On l'aura remarqué : pour la Sainte, ces trois expressions : se conformer à Notre-Seigneur, mourir à soi-même, vivre de la vie de Notre-Seigneur, expriment sous des termes différents une seule et même réalité. C'est pour y insister que, en faisant pratiquer par ses novices

les actes de conformité aux vertus de Notre-Seigneur que nous avons indiqués, elle leur faisait dire en même temps : « O Sacré-Cœur, je meurs à ce plaisir pour ne vivre qu'à votre amour » (Défi 59 cité plus haut).

Depuis de longues années déjà elle avait écrit :

Voici, mon âme, en quoi tu peux honorer ton Dieu; c'est en te renonçant toi-même, en t'anéantissant avec Jésus-Christ et pour l'amour de Jésus-Christ. Tu trouveras la vie dans la mort, la douceur dans l'amertume, et Dieu dans le néant, car il faut quitter tout pour le trouver... (Écr. par ordre de la Mère de Saumaise, n° 60. G. II, 168.)

« *Mors et vita duello conflixere mirando.* »

La vie de nature et la vie divine luttent en nous, et le triomphe de l'une est la mort de l'autre. Tout ce que la nature perd est envahi et gagné par la grâce, et réciproquement, tout ce que gagne la nature est perdu par la grâce. A nous de choisir entre l'une et l'autre : c'est le combat quotidien.

Dieu seul nous donne la vie; c'est là sa part d'action inaliénable; notre part à nous est de donner à la nature le coup de mort. Dieu nous y aide sans doute, mais il ne nous supplée pas, c'est dans ce sens qu'il faut entendre le « Rien ne se fera sans vous ».

Nous préparons nos âmes à recevoir le don divin en les vidant de l'humain qui nous remplit :

Ce qui affaiblit la grâce de l'amour en votre cœur, c'est qu'il est trop attaché à la créature et au plaisir de se satisfaire. Il faut mourir à tout cela si vous voulez que le pur amour règne dans votre cœur... (Avis 21. G. II, 670.)

... Soyez pauvre de tout, et le Sacré-Cœur de Jésus vous enrichira. Videz-vous de tout, il vous remplira. Oubliez-vous de vous-même et vous abandonnez : il pensera et il aura soin de vous... (Avis 33. G. II, 695.)

Mais par contre :

... Otez seulement tout ce qu'il vous fera connaître être un obstacle à son amour, car il veut que vous viviez dans un entier dénuement de tout ce qui n'est pas lui et qui peut contenter vos inclinations et lier vos affections. A mesure que vous vous revêtez de ces sortes de choses, il vous dépouille de ses grâces... (Avis 27. G. II, 681.)

Donc, se livrer à l'action de Dieu et aux exigences de la grâce d'une façon totale :

— ne rien faire consciemment qui contrarie Dieu et gêne son action d'amour dans l'âme ;

— faire tout ce qu'il nous demande aussi parfaitement que possible ;

Voilà les dispositions dans lesquelles la sainte Directrice s'efforce d'établir ses novices.

... Surtout ce que je vous recommande encore, c'est de ne point faire de faute avec vue... (Avis 40. G. II, 703.)

... Ne faites aucune faute volontaire, pour petite qu'elle soit... (Avis 16. G. II, 662.)

Des phrases de ce genre reviennent constamment sous sa plume. Cette horreur des fautes volontaires, elle la manifestait à tout propos.

Voici ce qu'elle écrivait en 1687 à une Visitandine de Lyon :

Et pour ce point d'aller dire à votre Supérieure les fautes volontaires que vous faites, je croyais que ce serait là le plus fort moyen pour vous empêcher d'en commettre; mais l'amour divin suffit pour nous empêcher de rien faire avec vue qui puisse déplaire au Bien-Aimé de nos âmes; car je ne puis comprendre qu'un cœur qui est à Dieu et qui le veut véritablement aimer, le puisse offenser de propos délibéré, et je vous avoue que les fautes volontaires me sont insupportables parce qu'elles blessent le Cœur de Dieu. Gardez-vous donc, mon intime Sœur, d'en commettre, je vous en con-

jure, car elles privent de bien des grâces, la perte desquelles allentit votre cœur, et affaiblit beaucoup votre âme dans le chemin de la perfection... (Let. 76. G. II, 375.)

Remarquons-le bien : la Sainte ne veut pas dire qu'une faute volontaire est incompatible avec le désir vrai de la perfection : elle sait trop l'infirmité de notre nature et son inconstance; mais ce qu'elle combat à outrance, c'est la disposition du cœur acceptant consciemment l'hypothèse d'une faute. La faute peut échapper à notre fragilité, mais alors elle doit être immédiatement pleurée et réparée, et dans la volonté vite redressée doit s'installer de nouveau et plus intense que jamais le ferme propos de ne plus tomber.

Et c'est ainsi qu'elle attache étroitement ses novices à la volonté divine; elle leur en donne la dévotion et l'amour.

Éviter tout ce qui déplaît à Dieu, faire tout ce qui lui plaît, toutes les autres leçons ne sont que le développement de ce premier et fondamental enseignement.

On arrive à cet abandon complet entre les mains de Dieu si prôné par saint François de Sales, qui est l'apanage des âmes parfaites.

Et cette disposition uniforme ouvre cependant, aux diverses âmes, des routes très variées de perfection.

Car, si Dieu a des exigences qui sont communes à toutes, il a aussi des desseins particuliers sur chacune, et c'est la résultante de ces deux volontés de Dieu, qui ne font du reste que se compléter loin de se contredire, qui marque la route spéciale de chaque âme.

Sainte Marguerite-Marie, divinement éclairée de Dieu, excellera à discerner les voies de l'Esprit-Saint.

Toutes ses novices seront poussées à l'esprit de sacrifice que Dieu veut voir dans les âmes religieuses, et à manifester cet esprit par la fidélité parfaite aux moindres

détails de la règle, car ceci encore est voulu de Dieu pour toutes sans exception.

De plus, il faut que vous soyez fidèle à vos règles, en tâchant de tout votre pouvoir de vous former et ajuster à toutes les observances et aux pratiques et aux enseignements que l'on vous donne au noviciat, vous y tenant si attentive que rien au monde ne soit capable de vous en retirer. Rendez-vous exacte à toutes les pratiques d'observances, sans jamais rien négliger pour petites que vous paraissent les choses, parce qu'il y a souvent de grandes grâces attachées à ce qui nous paraît plus petit... (Avis 16. G. II, 662.)

Enfin, chère Amie, gardez une fidélité inviolable à toutes nos saintes observances sans rien négliger pour petit qu'il vous paraisse, car c'est par là que vous gagnerez le Sacré-Cœur. (Avis 17. G. II, 665.)

Voilà la leçon commune; on remarquera combien elle va être soulignée quand elle s'adressera à une novice dont cette fidélité constitue la voie spéciale.

Ainsi sans détour ni réflexion, **marchez votre chemin qui est celui de l'exactitude à l'observance de vos devoirs,** desquels vous ne devez point vous distraire à moins que la charité ou la nécessité ne l'exigent de vous, **car tout le reste n'est qu'accessoire,** et doit céder aux ordonnances marquées dans les règles, constitutions et directoires... (Avis 14. G. II, 659.)

A une autre elle écrivait :

Votre billet, ma chère Sœur, me confirme toujours de plus en plus ce que je vous ai dit au sujet de l'**humilité qui est la voie sûre de notre salut.** Vous ne pouvez plus vous éloigner de cette voie sans perdre l'amitié de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il vous élèvera en Lui autant qu'Il vous trouvera anéantie en vous-même. Faites donc tout par amour et humilité : vous y êtes doublement engagée par le sort qui vous est échu d'honorer la vie humiliée de Jésus-Christ au Saint-Sacrement... (Avis 46. G. II, 710.)

L'avis 48 est donné à une âme appelée à une voie de sacrifice et d'immolation.

Les avis 40 et 47 s'adressent à d'autres poussées par la grâce au détachement complet d'elles-mêmes. L'avis 40 semble écrit pour une novice en plein désarroi intérieur devant les exigences de Notre-Seigneur et très tentée de laisser son cœur s'attacher à la créature.

Vigoureusement, la Maîtresse prend le parti de Dieu et oblige l'âme à capituler.

L'avis 47 concerne une âme ayant fait vœu de détachement (il ne serait pas impossible qu'il s'agisse de la même novice à quelques mois d'intervalle). Le ton est plus apaisé, il y a plus de sérénité pénétrante dans les conseils. L'âme dont il s'agit est bien dans la voie voulue par Dieu, et sainte Marguerite-Marie lui en donne l'assurance :

> Lorsque vous y serez (dans l'humiliation), réjouissez-vous, parce qu'alors vous entrerez très avant dans les bonnes grâces du Sacré-Cœur, pour l'amour et **de la part duquel je vous dis ceci,** afin que vous ne puissiez plus vous excuser si vous y manquez. (G. II, 712.)

Je pourrais multiplier les citations de ce genre; celles-ci suffisent, il me semble, pour se rendre compte de ce que fut sainte Marguerite-Marie dans cette charge difficile.

Audacieuse, impérieuse même, lorsqu'il le fallait pour forcer une âme défaillante dans ses derniers retranchements, elle savait néanmoins se plier avec condescendance et douceur à leurs petites fragilités. Si parfois elle frappe fort, du moins elle sait choisir son temps et toujours **elle frappe juste.**

Elle ne demande pas à toutes les mêmes choses et mesure ses exigences aux appels nets de la grâce comme aussi à la vertu et au tempérament de chacune.

Elle sait mener une âme qui débute et ce qu'il faut demander après plusieurs mois ou années de vie religieuse.

Ses avis aux novices qui quittent le noviciat sont caractéristiques. Le fond en est le même, mais la forme est d'une psychologie très nuancée. A la direction générale qui peut concerner toutes les religieuses, celles de la Visitation en particulier, s'ajoutent les orientations spéciales de grâce propres à chacune. Elle excelle dans ce discernement qui est le « charisme » de sa charge. Et elle joint à ce discernement à la fois naturel et infus cette ténacité de volonté, cette sainte intransigeance, cette fermeté dans l'accomplissement intégral de son devoir bien vu et compris, qui triomphe de toutes les résistances.

Peut-être serons-nous tentés de la trouver parfois trop minutieuse et « chargeante » dans les diverses pratiques qu'elle impose à ses novices. C'est qu'elle ne veut point de paresseuses au service du Seigneur, et que, divinement éclairée, elle sait combien l'âme doit se préparer activement aux dons de Dieu.

Ses novices du reste ne semblent pas en avoir été rebutées. Aucune Maîtresse ne fut aussi exigeante qu'elle, et aucune ne fut plus aimée.

C'est ce qui ressort de toutes les dépositions faites au cours de l'instruction pour le procès de béatification. C'est ce qui explique la profonde et durable influence de sainte Marguerite-Marie à Paray.

Longtemps après sa mort, Mgr Languet y vint comme Supérieur ecclésiastique du monastère de la Visitation.

Voici ce qu'il écrit lui-même :

Cette heureuse réforme (du monastère de Paray) prit son commencement dans la sainteté que la Maîtresse inspira à ses novices. Cette admirable ferveur s'y soutient aujourd'hui et l'esprit de la servante de Dieu s'est perpétué dans les reli-

gieuses qu'elle a formées. Un grand nombre d'entre elles vivaient encore au temps où j'ai été Supérieur de cette maison. J'y ai reconnu avec admiration, par les visites régulières que j'y ai faites plusieurs fois, un courage pour la pénitence, une ardeur pour l'humiliation, un zèle pour la perfection, supérieur à ce qu'on a coutume de trouver dans les maisons les plus régulières; en sorte que la ferveur divine que j'ai admirée dans ces saintes religieuses m'a paru prouver l'éminente vertu de celle qui la leur avait inspirée... (Vie de sainte Marguerite-Marie, t. VI, p. 276.)

C'est sur ces mots que nous terminerons; ils garderont leur vérité après deux siècles.

Au monastère de Paray, comme dans toutes les maisons de la Visitation, et beaucoup d'autres monastères de divers Ordres, on est toujours à l'école de sainte Marguerite-Marie, et les fruits de sainteté qu'elle continue de produire montrent qu'à travers la Disciple bien-aimée c'est bien la leçon du Maître qu'on entend.

HENRI MONIER-VINARD, S. J.

De l'Oraison [1]

Il est très important de savoir faire oraison, parce qu'encore que les livres traitent assez de la manière de faire oraison, toutefois ce qu'ils en disent ne semble pas avoir de conformité à notre institution, et à l'esprit que le Fils de Dieu a commencé de nous communiquer dans nos exercices. Nous aimons trop à agir dans l'oraison par discours et imagination, ce qui nous empêche de la faire sur des choses relevées. Nous devons donc prendre une manière d'oraison que nous puissions pratiquer sur toutes sortes de sujets, pour grands et élevés qu'ils soient, comme les mystères de Jésus-Christ et autres que l'Église nous présente durant l'année.

Cette manière d'oraison consiste en une disposition que l'on doit avoir, de respect, d'honneur et de déférence vers les sujets qu'elle se propose, s'humiliant devant Dieu, confessant son indignité et son impuissance ; se contentant de les regarder avec humilité, pour les honorer et les vénérer, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de regarder notre bassesse et pauvreté, et nous donner sa lumière pour entendre ces sujets; ce qui lui faut demander de

(1) Extrait du « Règlement de la Congrégation de l'Oratoire ». Œuvres complètes, Migne, col. 1638-44.

temps en temps, sans cependant entreprendre de les pénétrer, ni de former des pensées sur eux, si Dieu ne nous y applique par son esprit; car c'est l'esprit de Dieu qui nous ouvre la porte pouvant entrer dans la connaissance de ces sujets élevés : *Spiritus omnia scrutatur, etiam profunda Dei*, etc... (I Cor., II, 10).

Voici la manière en laquelle on doit faire oraison; elle est d'autant plus facile qu'il est aisé de confesser sa pauvreté, de reconnaître sa dépendance, de demander la lumière nécessaire, de patienter en l'attendant et de réciter de temps en temps les actes intérieurs de notre âme; ce qui empêche l'inutilité de notre esprit, lequel on pourrait objecter à ceux qui se servent de cette manière d'oraison.

Nous devons avoir une vraie disposition de pauvre en l'oraison; car, comme les pauvres, après avoir frappé à la porte, patientent jusqu'à ce qu'on leur apporte quelque chose et puis recommencer à frapper, évitant pourtant l'importunité, aussi l'âme qui connaît sa pauvreté et son indigence, et de plus, qui voit qu'elle n'a rien mérité que l'enfer par ses offenses, l'âme doit, dis-je, se consumer et s'abîmer devant la majesté de Dieu, tâchant par toutes sortes de moyens d'apaiser sa colère et d'attirer sa miséricorde, tantôt en frappant modestement à la porte du Ciel par les actes d'humiliation et de componction, de connaissance de son néant et de la splendeur de Dieu, tantôt patientant jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de subvenir à sa nécessité et de la soulager dans ses misères.

On peut encore se tenir en la présence de son Dieu en la qualité de très humble esclave, qui attendant avec toute humilité et révérence de recevoir les commandements de son Seigneur et de son Maître, s'offre à lui de tout son cœur et de toutes ses forces pour tout ce qu'il voudra faire de lui, et pour tout ce qu'il voudra qu'il fasse.

Cette méthode doit être suivie, parce que, outre qu'elle est d'une grande utilité à l'âme, elle honore plus Dieu que les autres manières d'oraison desquelles on se sert ordinairement. Car nous n'honorons pas Dieu, absolu-

ment parlant, par les pensées que nous formons de lui et de ses mystères; nos pensées sont trop basses et trop indignes de sa grandeur; mais notre âme, dans ses dispositions intérieures de pauvreté et d'humilité qu'elle a vers Dieu et vers ses mystères, l'honore et le glorifie en quelque sorte, parce qu'elle témoigne soumission, amour, estime, respect et révérence vers la grandeur et la majesté de Dieu, ce qu'elle peut faire à l'égard de ses plus hauts mystères.

Il est vrai que cette manière d'oraison n'est pas propre à tous, quoiqu'elle se puisse faire aussi bien dans la maladie que dans la santé, quoique l'esprit ne travaille point et qu'il n'y ait guère que le cœur qui y soit occupé. Les commençants ne se doivent pas mettre à la table de l'Époux; il faut au contraire se mettre toujours au dernier lieu et attendre qu'ils soient trouvés dignes d'entendre la sainte parole du Seigneur : *Ascende superius* (Luc, IV, 10). Pour cela il faut choisir la voie la plus basse de faire oraison.

Cette voie est la méditation, mais nous ne devons pas nous y attacher de telle sorte que nous ne puissions en sortir, si Dieu nous donne attrait pour quelque autre chose; car il faut toujours supposer comme une vérité fondamentale que l'oraison est un don de Dieu; que le Saint-Esprit en est le grand maître, et que c'est un exercice qu'on n'apprend qu'en le pratiquant souvent.

De la méditation et de la manière de la faire pour ceux qui commencent à faire oraison

Méditer, c'est considérer avec attention les sujets qui nous sont proposés, pour nous en occuper; c'est les digérer; c'est s'y arrêter en un mot, c'est rentrer en eux comme ceux, selon l'expression du prophète, *qui convertuntur ad cor* (Psal. LXXXIV, 9). Il y a trois parties de la méditation : A) la préparation; B) le corps de l'oraison; C) la conclusion.

A. *La préparation.* — Premièrement, après avoir lu les sujets de votre oraison, la première chose que vous ferez sera de vous mettre en la présence de Dieu, ce qui se doit faire non par l'imagination, mais par un acte de foi, laquelle vous fera voir et adorer Dieu partout, puisqu'il remplit tout lieu et même toute chose par sa puissance, sa présence et son essence. Dans cet acte de sa divine présence vous vous abaisserez et prosternerez profondément devant lui, reconnaissant votre indignité et votre néant, et que vous n'êtes pas digne de converser avec sa majesté infinie, laquelle vous avez tant de fois malheureusement offensée. Vous vous souviendrez néanmoins que vous pouvez avoir accès auprès de Dieu par les mérites de son Fils. Car bien que, comme simple créature, vous n'en soyez pas digne, et que, comme pécheur, vous eussiez dû être banni de la présence du Seigneur, toutefois, comme membre de Jésus-Christ, c'est-à-dire comme Chrétien, vous avez droit de vous approcher de Dieu. Renoncez donc à vous-même et vous unissez à Jésus, puisque c'est par lui et en lui que vous pouvez vous rendre agréable à Dieu.

Vous offrir à Dieu en cette action que vous allez faire, ne voulant y rechercher que sa seule gloire. Ce n'est pas que vous ne puissiez demander vos nécessités et regarder les besoins de votre âme, mais cela doit être rapporté à la gloire de Dieu; de sorte que si vous vous regardez, ce doit être pour Dieu et vous rendre tout à lui.

Ensuite de cette pureté d'intention, vous vous résignerez intérieurement à Dieu pour faire l'oraison en la manière qu'il voudra, soit qu'il lui plaise que vous ayez du repos et de la consolation, soit qu'il veuille que vous y apportiez quelque peine ou difficulté, faisant état et résolution de n'avoir ni complaisance dans le repos, ni inquiétude dans la sécheresse et privation.

Donnez-vous après cela au Saint-Esprit, et le suppliez de vous conduire et diriger dans l'oraison. Comme nous n'avons pas droit de paraître devant Dieu par nous-

mêmes et comme créatures et comme pécheurs, mais seulement en Jésus-Christ comme chrétiens et en l'union que nous avons avec lui comme ses membres, aussi nous ne devons pas traiter et converser avec lui par notre esprit, mais par le Saint-Esprit, lequel vous invoquez de tout votre cœur, vous abandonnant à sa conduite pour recevoir les pensées et les affections qu'il lui plaira de vous donner, vous soumettant à tous ses desseins sur vous. Vous devez encore vous adresser à la Sainte Vierge, à votre bon ange et à quelques autres saints auxquels vous avez dévotion, comme aux saints du jour, les priant de vous assister en votre oraison.

B. *Le corps de l'oraison.* — Après cela vous entrerez dans votre sujet, sur lequel vous arrêterez doucement votre esprit jusqu'à ce qu'il reconnaisse dans les vérités que vous méditez ce que Dieu demande de vous, ce que vous lui devez là-dessus, et ce que vous en devez tirer. Puis de la pensée vous passerez aux actes de la volonté, qui seront différents selon la diversité des sujets et des vérités, comme d'adoration, d'actions de grâces, d'oblation de vous-même, de respect et de révérence intérieure, de contrition, de résignation, de patience, de résolution, et vous demeurerez dans les actes plus que dans les pensées, car la considération des vérités n'est que pour vous reporter aux actes et aux affections de la volonté.

Faire oraison en cette manière c'est prier par pratique de vertu, et cette voie est plus digne de la volonté de Dieu qui n'est pas tant honorée par nos pensées que par nos affections. Elle fait qu'on s'éloigne plus de la curiosité et de l'amour-propre qui se mêle plus facilement parmi les pensées qu'on recherche par soi-même. Elle est plus utile à l'âme, laquelle est ainsi non seulement en résolution et demande de la vertu. Elle est enfin plus aisée dans la sécheresse qui ne peut empêcher l'âme de former quelques-uns de ces actes, comme d'être en patience, de s'humilier devant Dieu, de recourir humblement à lui, de se donner à Jésus.

Pour ce qui est du sujet de l'oraison, on peut prendre d'ordinaire quelque chose de la vie du Fils de Dieu. Pendant qu'il était sur la terre, il était le sujet de l'entretien et de l'occupation ordinaire de sa très sainte Mère et de ses Apôtres. Or les actes que l'on peut faire sur la vie de Jésus-Christ sont :

1) *D'adoration;* car toutes les actions du Fils de Dieu sont divines et subsistantes en la personne du Verbe; et aussi elles sont en la dignité, puissance et autorité de Dieu même et méritent adoration.

2) *De donation de nous-mêmes;* car Jésus-Christ nous a acquis à soi par chacune de ses actions, qui était d'un prix infini, si bien que faisant oraison sur quelque action, pensée ou parole de sa vie, nous devons nous donner à lui tout autant qu'il nous a acquis par cette action.

3) *D'actions de grâces*, de ce qu'étant venu sur la terre pour nous, sa vie, ses actions ont toutes été faites pour nous.

4) *D'amour.* S'il a fait toutes ses actions par amour pour vous, vous y devez répondre par votre amour. Donnez-le-lui donc, et renoncez à celui de toutes les choses de la terre, pour aimer uniquement Jésus-Christ, qui l'a si dignement mérité.

5) *De zèle.* Nous devons avoir un grand zèle que Jésus-Christ soit connu de tout le monde; que sa vie et ses actions ne soient pas ignorées, et qu'elles aient effet dans les âmes.

6) *De demande.* Les actions du Fils de Dieu sont des sources de grâces; il faut donc recourir dans ses actions pour faire les nôtres. Outre ces actes vous ferez ceux que Notre-Seigneur vous inspirera.

C. *La conclusion, ou la revue après l'oraison.* — A la fin de l'oraison vous aurez soin de l'offrir à Jésus-Christ, quoique vous ne soyez qu'un pauvre pécheur, lui demandant pardon des fautes commises, le remerciant des grâ-

ces reçues, le priant qu'il vous fasse la grâce de retenir et pratiquer ce qui s'est trouvé en vous de plus remarquable. Ayez soin de vous entretenir et occuper l'esprit en la journée des pensées qui vous auront le plus touché à l'oraison et de les pratiquer dans les occasions.

Diverses observances pour l'oraison

Quand il arrivera que vous serez en sécheresse et en peine, en sorte que vous ne pourrez vous appliquer sur l'oraison,

a) Craignez que ce ne soit par votre faute.

b) Humiliez-vous beaucoup par la peur que vous pouvez y avoir.

c) Résignez-vous à la volonté de Dieu pour porter cette peine en patience et en satisfaction de vos péchés, et par hommage et soumission à sa justice divine.

d) Donnez-vous à Dieu tel que vous serez, désirant le glorifier en quelque état que vous soyez.

e) Considérez que les plus saintes pensées de la créature, et de tout ce qu'elle peut faire rend bien peu d'honneur à Dieu, qui est suffisant à lui-même, et n'a pas besoin de nous.

f) Ne laissez de fois à autres de rentrer dans votre sujet, vous donnant à Notre-Seigneur pour cela, mais avec résignation pour en porter le refus, et demeurer en l'état que vous êtes, que vous estimerez plus convenable à vos offenses.

Quand vous vous trouverez en quelque distraction, retournez incontinent à votre sujet, et à la présence de Dieu, en lui demandant pardon de vous être si facilement séparé de lui. Vous pouvez frapper votre poitrine, comme par pénitence et satisfaction, et ainsi vous ferez bon usage de votre distraction, et elle entrera dans le sujet de l'oraison.

Avouez aussi que vous n'êtes pas digne de converser

avec Dieu, puisque la moindre pensée des choses du monde vous en a séparé si facilement. Lorsque, par la considération de quelque vérité, vous désirez prendre bonne résolution dans l'oraison, prenez garde que ce soit avec Dieu. Appuyez-vous entièrement sur la sainte grâce et non sur vous-même, et vous donnez à lui pour faire la chose.

Que vos demandes en l'oraison soient universelles, et en disposition générale de charité ; si vous demandez, par exemple, quelque vertu, demandez-la non seulement pour vous, mais pour toute l'Église, pour votre prochain, pour la communauté, car nous devons rechercher la gloire de Dieu universellement.

Ayez soin de faire votre oraison en la vérité de Dieu, c'est-à-dire que les actes que vous produirez sur les sujets de votre oraison soient fondés non sur les conceptions et pensées que vous en avez, mais sur ce qui en est la vérité de Dieu. Par exemple, il faut adorer Dieu, non selon vos pensées, mais selon ce qu'il est; il faut l'aimer autant qu'il est aimable en soi, et non pas seulement selon ce que vous, vous le connaissez aimable. De même, si vous demandez quelque vertu, comme l'humilité, il faut la demander telle que Dieu la connaît qu'elle doit être.

De l'examen de prévoyance

Encore que nos règlements ne fassent mention que de deux examens que nous devons faire, l'un devant dîner, l'autre le soir, qui servent à nous corriger de nos défauts passés, néanmoins, on a trouvé bon d'en ajouter un troisième qui nous sert à prévenir nos défauts et à nous garder d'y tomber; suivant en cela l'exemple du T. R. P. de Condren, comme il est remarqué dans sa vie, l. I[er], ch. xvii. Dieu nous a donné la mémoire au regard du passé, la prévoyance au regard de l'avenir, il nous faut faire usage

pour l'aimer et pour le servir de la mémoire et de la prévoyance, puisqu'il nous est commandé d'aimer et de servir Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos puissances.

Cet examen que l'on doit faire le matin à l'issue de l'oraison est une prévoyance de l'âme sur la journée, afin de voir comme elle la pourra mieux passer que les autres, apportant ainsi de jour en jour quelque amendement à sa vie.

Nous nous proposons toujours au commencement de nos exercices d'adorer le Fils de Dieu en quelqu'une de ses qualités, parce que cela sert à recueillir l'esprit et à le remplir du Fils de Dieu qui est la plénitude.

En cet examen, nous devons adorer le Fils de Dieu, premièrement comme principe de notre vie selon la nature; deuxièmement comme principe de lumière et de conduite; troisièmement comme principe de force et de puissance.

Pour nous faire agir selon les trois points nous devons pratiquer les trois choses qui leur répondent :

1° Nous donner au Fils de Dieu et lui consacrer nos exercices, et toutes nos dévotions, puisque nous ne sommes point à nous-mêmes mais à lui : *Non estis vestri* (I Cor., VI, 19), et qu'il est le principe de tout ce que nous avons.

2° Il nous faut renoncer à notre propre conduite et à toute autre qu'à celle de Jésus-Christ, à laquelle nous devons nous soumettre et assujettir, protestant de la vouloir suivre en tout et partout; car toutes nos actions étant à lui, ce n'est pas à nous d'en user selon nos désirs, mais à Jésus de les diriger pour les accomplir par nous, selon ses désirs et ses volontés.

3° Puisqu'il est le principe de toute force et que nous ne sommes rien sans lui, mais tout avec lui, nous nous adresserons à lui, le priant de nous fortifier et animer de son esprit, pour faire toutes nos actions en sorte qu'elles lui soient agréables.

Après cela, nous jetons la vue sur toute la journée et

nous y regardons : 1° les occasions de bien faire qui se présenteront pendant la semaine selon l'expérience que nous en pouvons avoir des jours passés; 2° les occasions de pécher et de mal faire, qui se peuvent rencontrer pendant la journée, comme les occasions de rompre le silence, de dire des paroles inutiles. Nous finissons cet examen en faisant des résolutions suppliant Jésus-Christ qu'il ne permette pas que nous y manquions, estimant que c'est la plus grande punition qui puisse nous arriver.

Cardinal DE BÉRULLE.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

La liturgie pour le peuple chrétien [1]

III. — Quelques conditions de sa restauration

L'initiation familiale. — La formation de la jeunesse. — La vraie piété eucharistique. — La langue liturgique. — Le prêtre et la liturgie. — La science et l'esprit de la liturgie.

***

Au terme de ses fécondes réunions, le Congrès liturgique d'Anvers en 1930 a formulé deux conclusions que voici, assez nettes et assez larges pour guider dorénavant ceux qui veulent restaurer la liturgie dans les âmes : 1° L'expérience a prouvé que partout où l'idée liturgique lui est révélée, le peuple chrétien en devient avide à proportion de la qualité de l'initiation qu'on lui donne et de la ferveur de foi qui l'accompagne. Ce serait donc une erreur de n'oser pas découvrir et expliquer aux fidèles la liturgie *intégrale*, c'est-à-dire toute son ampleur doctrinale et toute la richesse de son symbolisme. Ce serait une erreur de croire qu'ils la considéreront nécessairement comme un retour factice à l'antiquité, trop beau pour eux ou trop loin d'eux. Au lieu de les rebuter, sa noblesse et sa vigueur théologique répondent à ce que, confusément, ils atten-

(1) Voir *La Vie Spirituelle* du 1er juin 1931.

dent. Et c'est un fait qu'ils sentent bien qu'elle est le plus sûr aliment, et le plus riche de substance qu'on puisse leur offrir. Mais il faut savoir le leur offrir. Cela appartient au prêtre. 2° Il est donc urgent de préparer l'action du prêtre, seul artisan qualifié pour l'enseignement et la formation liturgiques. On peut sans doute — et les serviteurs de notre mouvement n'y manquent point — éveiller le sens liturgique des fidèles par des moyens extraordinaires : Congrès, conférences, manifestations solennelles qui se déroulent dans un cadre approprié, c'est-à-dire : dans un cadre idéal qui n'est pas celui de leur existence quotidienne. Néanmoins, tant que leur propre prêtre, celui de tous les jours, celui dont ils devraient, en somme, recevoir tous les biens spirituels, ne se montrera pas convaincu, gagné, muni lui-même, de sorte que son action habituelle manifeste l'excellence de la vie liturgique prise sur le vif, avec une spontanéité qui ne trompe pas, on ne fera pas œuvre durable.

La vie liturgique dûment pratiquée, ce serait l'idéal réalisé de la vie paroissiale. En dehors de la paroisse, elle ne devrait trouver que des élans passagers et des satisfactions de surcroît. Mais l'enseignement ordinaire, l'exemple, le bien social de la liturgie n'est pas un produit monopolisé par la ville voisine ou le Congrès annuel. En paroisse, toute l'activité surnaturelle d'une communauté homogène — plaise à Dieu qu'il en fût ainsi! — devrait être visiblement entre les mains consacrées du ministre sacré; les fidèles se verraient ainsi dépendants, pour les mêmes besoins, du même sacerdoce, unis par lui dans cette oblation quotidienne qui est celle du Christ et de son corps mystique. Quel autre que leur prêtre doit travailler, en toutes circonstances, à leur faire comprendre cela?

Or, s'il est persuadé que l'on a fait le tour de la liturgie quand on a minutieusement satisfait aux rubriques, ou bien qu'elle exige un cadre archaïsant, des reconstitutions archéologiques, des raffinements esthétiques hors de la

portée de ses ouailles, il sera découragé avant de commencer. Arrêté par des obstacles extérieurs, des difficultés conventionnelles, et, surtout, des idées pernicieusement insuffisantes, il ne se souciera pas — ou trop peu — d'initier ses fidèles à une *doctrine* dont il ne voit pas très bien les contours et les aboutissants.

S'il pense, au contraire, que la vie liturgique doit être dans sa paroisse la forme chrétienne par excellence de la vie sociale, il entrera vite et de plain-pied dans le domaine pratique.

§ I. Et pour commencer, puisqu'il se trouve en face du premier groupement de la société chrétienne sous sa juridiction : la famille, il lui montrera ce que la vie liturgique peut être pour elle. Il s'avisera bientôt de leurs importantes affinités (1). « Une vraie vie familiale n'est possible que dans une intense vie religieuse. » Quelle plus féconde source de vie religieuse que la messe! Au cœur de la liturgie, voici un acte social, collectif, familial s'il en fut, qui réunit la famille de Dieu pour la faire entrer dans une sublime prière, à laquelle tous les sentiments familiaux sont attachés, pour l'engager dans une action d'ensemble, pour entretenir sa vie. Elle y exprime sa foi, son amour, son adhésion au sacrifice dans l'union sacramentelle des âmes. Et la messe se termine par la communion où, plus que de nulle autre façon, on fraternise.

Puis, ce sont les points essentiels de la doctrine liturgique qui se rencontrent avec les notions fondamentales de la famille. Car tout l'enseignement de la liturgie tient entre ces trois mystères : la paternité de Dieu, la maternité de l'Église, la filiation adoptive des baptisés, frères du Christ Jésus. Quoi d'étonnant, par suite, que les lois

(1) *Famille et vie liturgique*, article du Rme Dom Capelle, Questions liturgiques, 1930, n° 3, — reprodnit en brochure, collection « La liturgie catholique », Mont-César, Louvain.

du foyer concordent avec celles qui règlent la vie de l'Épouse du Christ et de ses enfants! L'union d'Adam et d'Ève, première figure de celle du Christ et de l'Église, a laissé en effet à l'humanité la triple formule du lien conjugal : l'amour, l'indissolubilité, la fécondité. Et la liturgie, qui dirige sur ces trois éléments sa bénédiction sacramentelle, consacre en chaque mariage, aussi bien la fécondité de l'Église que celle de la famille (1). Elle ne laisse point ignorer aux époux — et toute la dignité du mariage n'est-elle pas ici affirmée? — que leur union a pour but principal de perpétuer la race des saints, de concourir au perfectionnement du corps mystique du Christ. Ainsi le bon grain est semé par elle dès la constitution du foyer. Elle ne pourra cesser d'être attentive à la vie qui va s'y développer.

Normalement, le mariage postule le baptême, second stade de la vie de famille et première étape de toute vie chrétienne (2). Avant le baptême, la liturgie nous ignorait; par lui, elle nous a rendus fils de Dieu. Tout enfant apprend ces rudiments dans son catéchisme — et tout prêtre, aujourd'hui, peut trouver dans d'excellents ouvra-

(1) Doctrine exposée avec autant de force que de concision dans le très utile commentaire de la *liturgie nuptiale*, de l'abbé Crogaert (Lophem-les-Bruges). Ce petit ouvrage où le rituel du mariage est parfaitement bien et complètement expliqué par la théologie, l'histoire et le symbolisme liturgique, devrait être mis entre les mains de tous les futurs époux. Ils ne trouveront nulle part mieux dégagés les enseignements profonds que comportent les rites du sacrement de mariage. Ils y trouveront aussi des idées très justes sur la restauration liturgique du foyer.

(2) R. Dubosq, P. S. S., *Les étapes de la vie chrétienne*. I. *Baptême*, présentation analytique du sacramentaire catholique, ce livre fait suite aux « étapes du Sacerdoce » et mérite le même succès. Beaucoup de fidèles instruits pourraient s'en accommoder aussi bien que les prêtres. Sauf pour quelques Pères et Scolastiques, sa documentation, qui est de seconde main, semble un peu restreinte. Elle est d'ailleurs très suffisante au but qu'il poursuit (Bayeux, Grand Séminaire).

ges de solide vulgarisation la matière d'une explication théologique à lui en donner. Comme la théologie sacramentaire est pour une bonne part liée à l'histoire, il était désirable qu'on la fît profiter des trouvailles de la science historico-liturgique. C'est chose faite. Les petits livres du Père d'Alès (1), par exemple, sont déjà répandus. Ils témoignent d'une bien fine perspicacité dans le domaine de la patristique et d'un habile maniement de la théologie positive. Sobriété précise de l'historien, que le théologien appelle en témoignage; l'un aussi pénétrant que l'autre, ce qui fait toujours lire le P. d'Alès avec une curiosité point déçue.

Un autre petit livre, qui vient de paraître, se réclame un peu de lui. Il y a, dans une préface, déclaré que M. Dubosq avait fait œuvre « très complète et très soignée ». Ne pouvant, dit-il, rien ajouter, il s'est contenté de poser sur le seuil un modeste portique. En réalité, ce portique était utile à l'édifice. Complet, sans doute, systématiquement traité, suivant pas à pas le rituel et soulignant son texte d'un commentaire riche des notations les plus diverses et des explications théologiques les plus fermes — quelque peu méticuleux, dirait-on — l'ouvrage de M. Dubosq, qui ne laisse dans l'ombre aucun détail de l'histoire liturgique du baptême et qui multiplie à plaisir les éclaircissements de ses petites notes incessantes, ne pouvait que gagner à être ouvert par la formulation d'une idée essentielle, évidemment sous-jacente à toutes ses pages, mais à laquelle les citations des Pères, des Scolastiques et des canons du Code semblent enlever un peu de son relief. « Le baptême dépose en nous la

(1) Le R. P. d'Alès public en même temps (Beauchesne) son cours latin de théologie sacramentaire : *Prima lineamenta tractatus dogmatici : de Baptismo — de Eucharistia — de Pœnitentia*, etc., et des ouvrages en français (Bloud et Gay, collection B. C. S. R.) qui en donnent le précis doctrinal et la mise au point historique. Ont paru : *Baptême et Confirmation* et *Eucharistie*.

grâce sanctifiante comme un germe de vie divine. Maintenue et accrue en notre âme par les autres sacrements, elle doit faire croître notre vie intérieure jusqu'à la pleine maturité dans le Christ... Du point de vue de la grâce rigoureusement *sacramentelle*, qui dote l'homme d'un principe actif nouveau pour les actes de la vie chrétienne, le baptême qualifie l'homme pour le *culte* filial que seuls rendent au Père céleste les frères adoptifs du Christ. Il grave au front du baptisé le trait essentiel de la *famille* chrétienne (1). »

Le baptisé n'est donc pas simplement en mesure de poursuivre avec la grâce de Dieu une sanctification personnelle, il est réellement inséré dans un organisme où il ne saurait vivre isolé, il est membre d'une famille dont le premier devoir est de rendre à Dieu le culte filial. Faute d'exposer cette doctrine, le traité sur le baptême le plus chargé de théologie dogmatique et positive serait quasi dénué de sens liturgique. Une fois rappelé, au contraire, que le baptisé devient enfant *de l'Église* et que dès lors il demeure responsable devant elle de sa vie chrétienne, alors toute l'histoire du passé se gonfle d'enseignements et s'éclaire. Pour le mieux montrer, M. Dubosq, après un long préambule doctrinal (ch. I), a sans cesse confronté les rites actuels du baptême solennel des enfants (ch. III) puis des adultes (ch. IV) avec les usages de l'antiquité. D'abondants suppléments renseignent sur tous les à-côté du rituel du baptême (2). Rien de mieux, pour donner l'idée juste et le désir d'une intense vie sacramentaire.

(1) Du R. P. d'Alès, dans la préface. Je dois signaler que si le procédé qui consiste à mettre en notes une partie importante de l'ouvrage est contestable, du moins, on a singulièrement accru la clarté par une excellente disposition typographique.

(2) Ce rituel, le R. P. Doncœur a pensé que le parrain devrait l'offrir à son filleul, ou les parents à leurs enfants comme souvenir de leur baptême. Ce serait un moyen tout moderne et bien psychologique de répercuter, à travers la vie, la solennité absente des bap-

§ II. Cette confrontation du présent et du passé révèle beaucoup plus que des particularités rituelles; elle nous livre aussi la méthode selon laquelle dans les beaux temps de la liturgie, l'Église poussait l'initiation chrétienne jusqu'à son terme. Dom Bauduin, précisément, vient de mettre en évidence la fécondité de cette méthode, la maîtrise de la liturgie pour assurer la formation doctrinale et morale du baptisé (1). Aujourd'hui les enfants n'ont guère d'autres moyens de s'instruire de leur religion, que le catéchisme. Nul ne contestera la valeur et l'importance de ce petit livre qui condense en phrases lapidaires toute la théologie. Mais la qualité de ses formules abstraites destinées à nourrir et armer *la foi* des petits chrétiens, ne doit pas nous cacher ceci : l'acte de foi n'est pas la conclusion d'un syllogisme. Si l'apport intellectuel y paraît capital, il est tout de même un élan, une possession qui s'affirme *dans la prière*. Or, à cette vertu divine, il faut une préparation surnaturelle. Quelle en sera l'école par excellence, sinon l'Église — et le programme authentique, sinon le cycle complet des mystères du Christ chef des rachetés — et la méthode la plus féconde, même psychologiquement, sinon cet enseignement varié, imagé, intuitif, que la liturgie distribue comme sans effort?

On en conviendrait bien, si l'on se reportait par exemple à quelqu'un de ces antiques « ordines romani » qui reflètent la vie interne de l'Église romaine telle qu'elle était peut-être au IV^e^ siècle et sûrement au VIII^e^. Et même si l'on n'a pas sous la main l'ordo VII, que ne prend-on son missel afin d'y étudier de près les messes

thèmes d'aujourd'hui. Il a donc fait éditer par « l'Art Catholique », la traduction du rituel du baptême. Une élégante plaquette, imprimée en deux teintes, merveille de goût délicat. De son côté le *Bulletin paroissial liturgique* a reproduit des faire-part de baptême, conçus sous forme d'images et qui permettent de solenniser un peu plus la cérémonie liturgique devenue aujourd'hui si modeste.

(1) *Catéchisme et liturgie*, Irénikon, janvier 1931.

de Carême, ou bien son rituel! On y verrait d'abord, comme le remarque D. Bauduin, que l'enseignement religieux donné à même le culte avait un caractère sacramental. Il n'était pas suspendu à la seule ingéniosité de celui qui explique le catéchisme. Il donnait ses fruits indépendamment du répétiteur. Les leçons de la liturgie, ce sont les actes rituels et sacerdotaux « où l'on touche du doigt l'œuvre de la grâce ». Ainsi en allait-il jadis pour les catéchumènes, qui devaient suivre les exercices liturgiques de la retraite quadragésimale. Les scrutins, les exorcismes, la tradition du symbole, accompagnés de lectures saintes faites dans l'église, durant l'avant-messe, devant toute l'assemblée des fidèles qui devaient montrer à ces postulants la fraternité chrétienne, tout cela préparait les âmes au don divin de la foi « par le contact de signes sensibles tout chargés d'énergies surnaturelles ».

Qu'un tel passé puisse être ou non ressuscité intégralement, la question n'est pas là. Elle ne consisterait pas davantage à bouleverser de fond en comble les méthodes catéchistiques. On a d'ailleurs essayé des tentatives ingénieuses, soit pour conduire progressivement les intelligences enfantines à l'austérité des formules abstraites, soit pour marquer dans la lente préparation à la première communion solennelle, des étapes analogues à celles de l'ancienne discipline liturgique (1). Quoi qu'il en soit du résultat obtenu par de tels moyens, voici l'important : donner à la formation de l'enfant chrétien son orientation liturgique, en associant l'enseignement de l'Église à la prière de l'Église, en complétant le labeur des explications didactiques, par l'intérêt et l'attrait d'une participation aussi discrète que réelle à la prière doctrinale et collective, aux actes culturels.

Qu'obtiendrait donc un prêtre qui aurait mis ses

(1) On sait que le *Bulletin Paroissial liturgique* examine toutes ces initiatives dans un de ses suppléments : le Catéchisme paroissial et liturgique. Ce supplément, comme tout le *B. P. L.* d'ailleurs, peut être un excellent auxiliaire paroissial.

paroissiens, depuis le mariage des parents et le baptême des enfants, dans l'axe de la vie sacramentaire? Il les transformerait, à n'en pas douter. Et en particulier, il pourrait s'attendre à voir leur vie chrétienne s'affermir et s'élever. Au lieu de chrétiens routiniers, ignorants et faibles, il aurait des *fidèles*, dans toute la noble acception de ce mot; c'est-à-dire des âmes conscientes de cette vérité fondamentale que la liturgie dévoile à tout homme arrivé au seuil du baptistère : Que demandez-vous? lui dit-elle — et lui de répondre : la foi. Et depuis cet instant, le vrai chrétien ne cherche plus qu'à vivre de sa foi et en assurer la fécondité.

(*A suivre.*)

Dom J. DE VATHAIRE, O. S. B.

Le mouvement missionnaire en France

I. — Les Missions a l'Exposition Coloniale de Paris

A. *Les Missions Catholiques.*

Le Pavillon des Missions catholiques est certainement l'un de ceux qui obtiennent le plus de succès dans toute l'Exposition coloniale. Les catholiques sont heureux d'y voir glorifier l'apostolat missionnaire de l'Église et d'y retrouver admirablement présentés les divers aspects de cette cause qui leur est chère. Les autres sont vivement intéressés par le caractère artistique de ce Pavillon qui est dans sa salle centrale comme une exposition d'art religieux moderne à laquelle ont collaboré les meilleurs artistes catholiques de notre temps; ou bien ils sont pris par la valeur humaine de cette exposition qui présente les problèmes coloniaux d'une façon plus noble et plus élevée que dans tous les autres pavillons; ou surtout ils sont émus par ces souvenirs poignants de la vie des missionnaires et des chrétiens indigènes et beaucoup sont remués à la vue de ce groupe tout simple pourtant qui présente un missionnaire affreusement ravagé par la lèpre et soigné par des religieuses malgaches empressées auprès de lui.

L'on peut être assuré que l'influence du pavillon des missions est considérable. Il attirera de nombreuses sympathies nouvelles aux Missions et permettra d'intensifier le progrès des œuvres missionnaires. Mais surtout il con-

court à former un esprit nouveau dans les problèmes coloniaux; son rayonnement agit fortement sur l'opinion et c'est grâce à lui surtout que l'Exposition coloniale, — qui risquerait d'être une manifestation d'impérialisme politique, d'expansion économique ou une occasion agréable de dilettantisme exotique, — prend tout son sens, maintes fois défini par le Maréchal Lyautey : collaboration affectueuse et respectueuse avec les indigènes, entente internationale, primauté de la vie morale et intellectuelle sur la vie économique et politique.

Le Pavillon des Missions fut ouvert, pour la première fois, pour le congrès de la Ligue missionnaire des Étudiants, le jour de l'Ascension (14 mai 1931), et le Nonce Apostolique y célébra la première messe. L'inauguration solennelle n'eut lieu cependant que le mercredi 3 juin : ce fut une magnifique cérémonie à laquelle la présence du Cardinal Verdier, du Maréchal Lyautey, de M. Paul Reynaud, ministre des colonies, et de nombreuses autres personnalités, donna tout son prix (1). Chaque jour les visiteurs très nombreux écoutent les explications que leur fournissent avec empressement les religieux et religieuses de toutes congrégations, et tous les dimanches plusieurs messes sont dites pour le personnel de l'Exposition et pour le public (on compte environ 10.000 personnes aux messes de chaque dimanche). Signalons ce beau geste d'un prêtre français qui a envoyé une généreuse offrande pour la célébration de la messe tous les dimanches, jusqu'à la fin de l'Exposition, à l'intention des missions. Des réunions plus spéciales sont organisées : ce fut ainsi, un dimanche, la messe des soldats Malgaches; un autre dimanche la messe des soldats annamites; ou encore la messe des artistes catholiques qui ont collaboré à ce Pavillon. Nous avons déjà cité le Congrès de la Ligue missionnaire des Étudiants. D'autres encore se tiennent

(1) V. le compte-rendu de la cérémonie d'inauguration dans la *Semaine religieuse* de Paris, du 13 juin 1931.

au Pavillon : du 10 au 13 août, celui de l'Union missionnaire du Clergé ; fin septembre, ceux de la Ligue missionnaire des Écoles et du Comité catholique du Cinéma.

En outre du Pavillon des Missions Catholiques, qui se rapporte exclusivement — il faut se le rappeler pour comprendre certaines lacunes apparentes — aux missionnaires français dans les colonies françaises, les Missions ont trouvé également leur place dans quelques autres Pavillons.

Cette place est malheureusement bien petite pour ce qui concerne les colonies françaises, et l'existence d'un Pavillon des Missions n'empêchait pas que l'histoire et les magnifiques résultats de l'œuvre civilisatrice des missionnaires fussent rappelés dans les pavillons officiels des colonies. Nous ne retrouverons ordinairement, parmi les nombreux tableaux-statistiques ou les graphiques, qu'une très brève allusion à l'œuvre scolaire et à l'œuvre sanitaire des Missionnaires : ainsi au pavillon du Levant, de Madagascar et à celui du Togo-Cameroun (pays sous mandat). Au palais d'Angkor nous n'avons vu qu'un portrait et quelques souvenirs de Mgr Pigneau de Béhaine intimement lié à l'histoire des rapports entre la France et l'Annam. Le palais de l'Algérie expose des tapis fabriqués dans les ouvroirs des Sœurs Blanches dans les territoires du Sud. Dans le village entourant le palais de l'Afrique Occidentale française les Sœurs Blanches ont aussi un petit pavillon composé d'un atelier où travaillent une douzaine de jeunes filles soudanaises et d'une salle de vente des produits des ouvroirs d'Algérie et du Soudan. Au pavillon des « Forces d'outre mer » (histoire des conquêtes coloniales) quelques souvenirs du cardinal Lavigerie et de Mgr Augouard. On peut lire aussi quelques noms de grands missionnaires sur la Tour de bronze à la gloire de la France colonisatrice ainsi que sur le monument qui se trouve devant la porte d'honneur de l'Exposition. Enfin nous n'avons pu trouver dans tout le Musée permanent des Colonies que quelques photographies du Père

de Foucauld et des tableaux de Paul-Élie Dubois sur la vie du Père de Foucauld au Hoggar. Mais le Commissariat général a fait annoncer qu'un emplacement du Musée sera réservé aux missions après l'Exposition, et il faut espérer que la promesse sera tenue : la France ne peut faire moins que la Belgique, qui a consacré une part de son magnifique Musée colonial de Tervueren à l'œuvre des Missions.

Les missions catholiques sont mieux représentées dans les pavillons officiels étrangers, ou au moins dans trois d'entre eux : le Portugal, la Hollande et la Belgique (1). Ces trois pays ont donné leur juste part aux missions : les visiteurs regardent avec émotion dans le pavillon du Congo belge une belle scène qui représente l'ordination du premier prêtre noir à Léopoldville. Au pavillon des Indes néerlandaises (du moins dans l'ancien, car, faute de temps sans doute, les Missions n'ont plus qu'un grand panneau documentaire dans le nouveau pavillon), la participation des Missions catholiques était vraiment importante : d'abord elle se retrouvait dans chacune des salles consacrées aux diverses colonies (Indes néerlandaises, Guyane hollandaise, Curaçao) et aussi elle était présentée avec un caractère artistique très moderne et une habileté de figuration qui retenaient l'attention même des visiteurs pressés. Le Portugal, qui n'a pas oublié les Missions de ses colonies actuelles : Angola, Mozambique, Goa, Macao, Timor, ni même les œuvres missionnaires de la métropole, s'est plu surtout à rappeler son extraordinaire et magnifique passé colonial, et ses deux pavillons d'histoire sont parmi les plus instructifs de toute l'Exposition, car qui donc, dans le public moyen, sait encore que le Portugal fut, avec l'Espagne, le premier pays colonisateur? Très impartialement, le Commissariat du Portugal a bien montré que ces aventureuses expéditions avaient un

(1) Chose étonnante, aucun autre souvenir missionnaire que deux petites maquettes d'églises dans le pavillon italien de la Libye et Tripolitaine.

but à la fois religieux, politique et économique, et plusieurs tableaux ou dioramas nous présentent la prise de possession de la Croix sur les terres nouvelles.

B. *Les Missions Protestantes.*

A côté du pavillon des Missions catholiques, le pavillon des Missions protestantes dresse son architecture si curieuse : beaucoup le préfèrent pour son extérieur moins disparate et plus original que celui des Missions catholiques qui l'emporte pour sa décoration intérieure. Ce pavillon des Missions protestantes est environ le tiers de l'autre en dimensions. Il contient beaucoup de choses intéressantes qui nous renseignent amplement sur l'existence et l'activité des Missions protestantes, mais la présentation de ces objets manque d'ordre comme de cachet artistique. Tandis que le pavillon des Missions catholiques par son aménagement très rationnel et vraiment attirant semble surtout avoir cherché à donner une impression d'ensemble et une formation missionnaire au grand public, le pavillon des Missions protestantes paraît plutôt être une manifestation de l'existence des Missions protestantes françaises assez inconnues en France même, et être surtout une occasion de distribuer ou de vendre une abondante littérature missionnaire. L'importance de la Bible dans les Missions protestantes saute aux yeux dès l'entrée, car, au fond de la salle, se trouve sur une estrade la Bible avec des spécimens en divers langues indigènes. Les divers stands du Pavillon sont occupés surtout par la Société des Missions Évangéliques de Paris, la plus importante société missionnaire protestante française qui compte 80 pasteurs et 180 autres missionnaires hommes et femmes avec 110.000 chrétiens indigènes dans 9 champs de missions, et par diverses autres Sociétés : la Société d'évangélisation des colonies, la Société des Missions wesleyennes, les Éclaireurs unionistes et les Unions chrétiennes de jeunes gens aux colonies. Il est à remarquer

que le Pavillon ne se borne pas à l'œuvre des missionnaires français en colonies françaises, mais a trait aussi à l'œuvre des missionnaires étrangers en colonies françaises comme à celle des missionnaires français en colonies étrangères.

Les Missions protestantes sont encore représentées dans le pavillon du Groënland (Danemark), dans le stand de Porto-Rico au pavillon des États-Unis et dans le pavillon des Indes néerlandaises, par quelques objets ou graphiques : mais c'est là très peu de chose. Près du pavillon de la Tunisie se trouvent un stand de la Mission Rolland (Mission Évangélique française) à Tizi-Ouzou en Kabylie, et un peu plus loin un petit pavillon de la Société Biblique qui présente des éditions de la Bible dans un grand nombre de langues de la terre et surtout en langues indigènes.

Enfin, pour donner un aperçu complet des Missions à l'Exposition, notons dans le grand palais de la Section métropolitaine un stand de l'Armée du Salut (5.000 officiers aux Indes, 700 au Japon, début en Chine, fondation projetée au bagne de la Guyane française), et un stand de la Mission laïque française (œuvres scolaires en Syrie, Égypte et Perse).

II. — Les étudiants et les Missions

Comme nous l'avons dit plus haut, le pavillon des Missions catholiques à l'Exposition coloniale fut ouvert pour la première fois à l'occasion du Congrès missionnaire des Étudiants, le 14 mai 1931.

La Ligue missionnaire des Étudiants fut fondée en novembre 1930 par Mgr Boucher, président de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, et M. Paul Lesourd. Non pas, certes, qu'il n'y eût pas auparavant d'activité missionnaire parmi les étudiants : la Fédération française des étudiants et la Fédération des étudiantes catholiques

avaient déjà commencé un mouvement d'aide pratique aux Missions en adoptant un missionnaire, Père du Saint-Esprit au Gabon. Au Congrès d'Alger (avril 1930), la Fédération avait constitué une Commission missionnaire qui intensifierait ce mouvement et lui donnerait aussi une allure plus intellectuelle, mieux adaptée aux étudiants. D'un autre côté, divers groupements missionnaires universitaires s'étaient fondés sur le modèle de l'Aucam (Association universitaire d'aide aux missions) de Belgique à Alger, Toulouse et Lille. Mgr Boucher voulut faire un mouvement universitaire d'inspiration strictement nationale, mais l'accord ne put se faire entre la Fédération des Étudiants Catholiques et lui, si bien que nous avons maintenant deux mouvements missionnaires universitaires. Il nous sera permis de souhaiter que l'unité ou au moins une étroite collaboration arrive à se réaliser, surtout qu'un programme positif d'étude et d'action soit élaboré en commun pour préparer des réalisations précises. Le Congrès missionnaire des Étudiants, qui était la première manifestation publique de la Ligue, fut un début très réussi où l'on entendit des rapports sur « Les étudiants et les colonies » et sur « La médecine dans les Missions ». Ce fut surtout un premier contact entre étudiants, aumôniers et missionnaires Lorsque terrain d'entente et programme seront trouvés, les étudiants de France pourront se donner pleinement à cet apostolat missionnaire qui attend beaucoup de leur dévouement.

Branche cadette de la Ligue missionnaire des étudiants, la Ligue missionnaire des Ecoles, plus ancienne de deux ans, tient son premier Congrès à Paris les 21 et 22 septembre. Elle s'adresse aux élèves (jeunes gens et jeunes filles) des classes supérieures de l'enseignement secondaire pour leur faire connaître les questions missionnaires. Cette Ligue des Écoles est actuellement en plein développement : son action de formation sur les élèves, en particulier par son bulletin mensuel *Connaître*, est certainement très utile. Souhaitons qu'elle s'établisse dans tous

les Collèges et Lycées afin d'y implanter solidement l'idée missionnaire et d'y préparer dès maintenant d'ardents meneurs du mouvement missionnaire universitaire.

III. — Le Congrès de l'Union Missionnaire du Clergé

« Les Catholiques ont leur mot à dire dans les questions coloniales, disions-nous dans le numéro de mai de *La Vie Spirituelle*, et il faut souhaiter qu'ils participent activement à la vie de l'Exposition pour que le Christianisme n'en soit pas absent. » Car il n'y a pas à l'Exposition que les pavillons; si intéressants soient-ils, ils ne sont que la figuration d'un intense et très important mouvement d'idées et d'action qui s'agite dans de multiples congrès ou réunions de toute sorte. Si le Pavillon des Missions occupe une place de premier choix dans toute l'Exposition, il semble que les milieux catholiques, et surtout la presse catholique, se soient trop désintéressés de ce mouvement d'opinion qui prépare pourtant l'avenir des colonies et même l'avenir des relations entre races et civilisations différentes. On peut regretter à cet égard qu'il n'ait pas été donné suite au projet de réunir un grand Congrès missionnaire au cours de l'Exposition, congrès adressé au public catholique tout entier, comme le fut celui de Lisieux en septembre 1929. Mais, dira-t-on, le Pavillon des Missions est un Congrès missionnaire en permanence. Et, certes, il exerce une influence considérable. Mais il est des thèses qui demandent à être à la fois formulées et explicitées; il faut apprendre au public catholique, comme les auditeurs des Semaines sociales l'ont appris à Marseille l'an dernier, que l'Église a un droit de regard sur les questions coloniales et qu'elle a une doctrine coloniale comme une doctrine missionnaire. La visite d'une exposition, si émouvante soit-elle, ne suffit pas à cet enseignement. A défaut d'un congrès, les publications missionnaires pourraient

aborder ces graves problèmes qui, traités de façon intéressante, enrichiraient à la fois leurs articles et l'âme de leurs lecteurs.

Le clergé de France a eu, lui, sa part — et une très large part — dans l'Exposition coloniale. Le magnifique congrès, de tous points réussi, grâce à l'active direction de Mgr Olichon, que l'Union Missionnaire du Clergé a tenu à Paris du 10 au 13 août, est une des meilleures raisons d'espérer dans le succès de l'action missionnaire en France. Outre les séances solennelles du soir où l'on entendit entre autres un émouvant discours de M. l'abbé Lavarenne, de la Propagation de la Foi de Lyon, sur « L'appel du Père de Foucauld », les conférences furent de trois sortes : études doctrinales sur les problèmes missionnaires (M. l'abbé de Solages sur les Missions et le Clergé — R. P. Arnou sur les Missions et les problèmes sociaux aux colonies — M. l'abbé Jules Declercq sur les rapports entre colons et indigènes), leçons d'information générale sur l'état actuel des Missions en Indochine (Mgr de Guébriant, Supérieur général des Missions étrangères de Paris), en Afrique noire (Mgr le Hunsec, Supérieur général des Pères du Saint-Esprit) et en Afrique musulmane (Mgr Nouet, Père blanc, Préfet apostolique de Ghardaïa) — enfin discussions pratiques sur la propagande missionnaire.

Près de 1500 prêtres et séminaristes et une vingtaine d'évêques assistèrent à ces conférences dont l'influence fut considérable. Les rapports de M. l'abbé de Solages, de M. l'abbé Declercq et de Mgr Nouet en particulier produisirent une profonde et durable impression et nous souhaitons que le premier soit répandu très largement dans tout le clergé de France. La séance de clôture eut lieu le jeudi 13 août à 16 heures dans la salle des fêtes du Musée permanent des colonies, en présence de S. Exc. le Cardinal Verdier, de S. Exc. le Nonce Apostolique, de nombreux évêques et de M. le Maréchal Lyautey qui tint à souligner l'intérêt qu'il portait aux œuvres missionnaires et au Pavil-

lon des Missions. Puis tous les prêtres se rendirent ensemble au Pavillon des Missions, où fut chanté un Salut d'actions de grâces. Et vraiment de ferventes actions de grâces étaient dues à Dieu pour ce Congrès d'où sortira certainement un renouveau de l'action missionnaire en France.

IV. — Deux livres d'actualité sur les Missions.

Deux ouvrages ont paru au début de l'Exposition, qui peuvent permettre à tous d'avoir une vue plus exacte et une connaissance plus approfondie des Missions. L'un est *L'action missionnaire* par Mgr André Boucher (chez Bloud et Gay, 12 fr.) : c'est une étude des grands problèmes missionnaires actuels où l'on trouvera une solide information et une appréciation très sûre des orientations actuelles de l'Église missionnaire. L'autre est *l'Année missionnaire* publié par M. Paul Lesourd (chez Desclée, 7 fr.) : pendant de l'Almanach catholique pour les questions missionnaires, cette nouvelle publication dont nous saluons avec joie le premier exemplaire nous apportera chaque année le récit de la vie des Missions catholiques. Dès maintenant, il est pour tous les Catholiques un résumé documentaire très complet de la situation présente des Missions dans le monde, un annuaire des principales œuvres missionnaires, un exposé de quelques grands faits récents. Ces deux ouvrages sont à lire par ceux qui désirent prendre un premier contact avec cette branche devenue si importante dans l'histoire de l'Église et l'action catholique, et à consulter par ceux qui cherchent des renseignements précis et récents.

Paul Catrice.

A propos des Premières Communions

(*Suite*)

A TRAVERS LE COURRIER

Suite de la réponse de M. l'abbé MONIN

Je connais une paroisse où, pour ces « Communions Générales », on a interdit aux petites filles le costume offert par les Grands Magasins sous le nom d' « articles de première communion ». Cette interdiction a passé en douceur, puisque, aux yeux des parents, seuls capables de protester, il ne s'agit pas encore de la « vraie » première communion. On a simplement autorisé les petites filles à porter, par-dessus leur costume de ville, qui d'ailleurs peut être de tonalité blanche, une petite couronne et un voile. Ces deux objets ne coûtent pas très cher, ne sont pas de mesure rigoureuse, et pourront, malgré la croissance des enfants, servir pendant plusieurs années. Pour les garçons, après avoir hésité s'il fallait autoriser ou interdire le brassard, après avoir pesé et soupesé les aptitudes de la mentalité locale à comprendre ou à dénaturer le sens de la réforme en cours, on a tourné la difficulté en habillant en enfants de chœur tous les garçons communiants. De petits cierges de procession, faisant partie du matériel de l'église, sont prêtés aux enfants. Ce détail n'est plus occasion de dépenses exagérées, ni de jalousie. Et il se trouve qu'après avoir ainsi fermé la porte à la vanité et au génie des affaires, nous obtenons une cérémonie, des évolutions, des processions plus belles que dans les anciennes premières communions. Je dis « plus belles », parce que, maintenant, conformes au but : autrefois, l'éclat extérieur, détourné de son but, tendait surtout à la glorification des enfants; maintenant, l'éclat extérieur est redevenu ce qu'il devait être, ce qu'il était chez les premiers chrétiens pendant la semaine

« *in albis* », un acte de foi à l'état de grâce, un hommage à Jésus.

Ces processions de petits communiants, au chant de cantiques bien choisis, peuvent se dérouler, comme dans la cérémonie traditionnelle gallicane, jusqu'à l'autel de la Sainte Vierge,... jusqu'aux fonts de baptême... Pourquoi serait-il interdit aux petits de sept ans de dire à Jésus qu'ils « s'attachent à lui » de tout leur cœur ?... Je connais une paroisse où, au Salut, devant le Saint Sacrement exposé, tous ces petits communiants, le cierge à la main, viennent s'agenouiller deux par deux, et, levant les regards vers la Sainte Hostie, répètent à haute voix : « Mon Seigneur ! et mon Dieu ! » Ce n'est pas grandiloquent. C'est une profession de foi forte et émouvante.

Ces « Communions Générales d'Enfants », très aimées des enfants, sont très impressionnantes pour les assistants qui gardent un reste de foi.

Et dans six mois, on recommencera !

Et ainsi de suite, tous les ans, au moins une fois, et mieux plusieurs fois par an. Bientôt les aînés seront déjà grands; des petits nouveaux seront venus. J'avoue qu'en route il y aura eu quelques déchets, déchets inévitables, parfois souhaitables. Mais les déchets, même dans les mauvais milieux, sont incomparablement moins nombreux que les déchets de l'ancien régime. La plupart de ceux qui ont commencé restent fidèles. Les aînés ont déjà participé huit, dix fois à ces belles fêtes, à un âge où la persévérance est facile. Ils ont acquis une habitude. Même après avoir quitté le catéchisme, ils redemandent comme une faveur d'être encore admis au cortège, jusqu'à ce que, se sentant enfin trop grands pour figurer avec les petits, ils se contentent de former, avec les grandes personnes, l'ambiance sympathique autour de la sainte table.

Et voilà résolu le fameux problème : « Comment retenir nos enfants après la première communion ? » Ce problème est résolu de la façon la plus élégante, par suppression. Le problème ne se pose plus.

La première communion d'autrefois était, — et la « Communion solennelle », en bien des endroits, est encore, — une terminaison, la fin de quelque chose. Nous nous sommes démenés de notre mieux pour lui enlever cette signification : nous sommes impuissants à réformer la mentalité populaire.

Fait indéniable, cette cérémonie signifie, malgré nous, que l'enfant vient de franchir une étape importante dans la vie religieuse, que les formalités nécessaires à l'obtention de ce diplôme sont maintenant terminées, et que l'enfant va être désormais, du côté religion, tranquille jusqu'à son mariage.

La première communion de Pie X, au contraire, est le commencement de quelque chose qui ne finit pas. Elle s'accomplit dans des conditions telles que la pensée même d'une désertion est invraisemblable. Au lieu d'être un acte isolé, elle amorce une série très nombreuse de communions, elle crée une habitude. Sur cette habitude eucharistique plus ou moins intense, la série indéfinie des belles Communions Générales étend son réseau artistique sans fin. La vie religieuse, stimulée à la première communion, entretenue comme le veut le chef de l'Église, s'active par les nombreuses communions suivantes, pousse normalement, et, comme la vie physiologique, continue sa poussée sans heurt, sans coupure artificielle. Il n'y a pas, un beau jour, à telle date précise, à telle heure, substitution d'une vie religieuse d'adolescent à une vie religieuse d'enfant. C'est la même vie, c'est le même individu; ce sont les mêmes pratiques, ce sont les mêmes cérémonies. Seulement, un jour, sans avoir conscience nette du changement opéré, l'enfant s'est trouvé adolescent; au lieu d'être dans le cortège des petits, il s'est trouvé à côté du cortège, avec les grandes personnes. C'est tout comme. Il est resté ami. *Continuité biologique.*

Nous avions, par une fâcheuse cérémonie, introduit une coupure; nous avions artificiellement découpé en tranches le processus de la vie religieuse : période catéchistique, période post-catéchistique. Aucune vie ne s'accommode de ce sectionnement, la vie religieuse pas plus que les autres. Tous les phénomènes vitaux, la nourriture, l'assimilation, la lutte, les réactions, l'acquisition des habitudes, l'accroissement ou la diminution des forces, peuvent sans doute s'analyser, se distinguer, mais seulement en spéculation, dans notre esprit. Dans la réalité de l'être vivant, tout cela est continu, insécable.

Le régime eucharistique de Pie X respecte cette loi de toute vie : c'est un régime continu.

L'enfant que nous avions entrepris vers six ou sept ans, communiant, acteur dans nos cérémonies, est devenu, vers douze, quatorze ans, un adolescent communiant, encore

acteur dans nos cérémonies, sans s'être bien aperçu du changement opéré en lui, sans qu'un poteau-frontière l'ait averti qu'il changeait de zone. Ayant grandi, enfant, sous un régime eucharistique continu, adolescent il continue à en vivre.

Pouvions-nous souhaiter régime plus beau, plus logique, plus efficace ?

Après avoir exposé ce tableau de ce que je crois être, serrée de très près, la traduction en actes du décret *Quam singulari*, je n'hésite pas à affirmer que, dans ces conditions, une cérémonie extra-solennelle à la fin du catéchisme, une cérémonie incomparable, dont la splendeur éclipserait les précédentes communions générales, serait inutile, inefficace, et même nuisible :

a) *Inutile.* — Le tableau ci-dessus suffit à le démontrer.

b) *Inefficace.* — C'est une illusion de croire que la persévérance des enfants tient à une promesse solennelle, si bien préparée qu'ait été cette promesse.

Qu'une promesse puisse influencer notre conduite à venir, je le crois si cette promesse est prononcée dans un âge plus mûr, spontanément, à la demande individuelle de chaque intéressé : vœux de religion, promesse des scouts...

Mais la cérémonie dont il s'agit sera collective et à date fixe. Elle sera pour tous les enfants ayant passablement terminé leur catéchisme. Elle sera une récompense. Elle flattera la vanité des enfants, et surtout des mamans; et, sans oser l'avouer, nous comptons bien un peu sur cet attrait, gens de peu de foi que nous sommes ! Nous ne pourrons évincer personne sans amener des complications diplomatiques. Dans ces conditions, pour ne pas être évincés, les enfants réciteront toutes les formules que nous voudrons; ils seront dociles à toutes les formalités que nous leur imposerons; et... ils n'en feront ni plus ni moins. Ceux qui attendaient ce jour de gloire pour pousser le soupir de la délivrance feront comme leurs devanciers de l'ancien régime : le dimanche suivant, nous ne les verrons plus à la messe.

On n'attache pas les enfants à Jésus-Christ par un syllogisme. L'attachement à Jésus-Christ est un état d'amour. Un état d'amour ne se crée que par des actes d'amour répétés : en l'espèce, par des communions précoces, fréquentes, et par la série indéfinie des belles « Communions Générales » imposées par Pie X.

c) *Nuisible.* — Par sa trop grande ressemblance avec l'ancienne « Première communion janséniste, unique, à âge tardif et fixe », cette cérémonie, de quelque nom que nous l'appelions, sera toujours, pour le peuple baptisé qui nous entoure, « la Première Communion ». Contre la routine, l'ignorance, la vanité, l'appétit commercial, nos plus belles dissertations se briseront. Ce sera toujours la fête traditionnelle, inoubliable, unique dans l'existence, alourdie de dépenses fastueuses, de toilettes, de cadeaux, de festins, atmosphère inconciliable avec le délicat sentiment religieux que nous avions cru pouvoir éveiller chez l'enfant. Ce sera toujours, pour les mamans à courte religion, la « vraie » première communion, dont elles s'autoriseront pour refuser de laisser leurs enfants communier plus tôt. C'est ainsi que, malgré plus de vingt ans de prédications, le décret *Quam singulari* continue à être tenu en échec par une institution. C'est assez humiliant pour notre éloquence. Mais c'est un fait : les institutions prêchent plus fort que nos sermons.

Avec ce terrible prédicateur, nous n'aurons jamais le dernier mot. Ne serait-il pas plus habile de l'ignorer, de le laisser tomber sans bruit, au fur et à mesure que la place est prise par la série grandissante de nos « Communions Générales d'Enfants » ?

Nuisible, encore, par *inversion des valeurs*.

Nous voulons que cette fête de Profession, ou de Rénovation, soit la plus belle fête religieuse de l'enfance. Nous portons l'accent sur une promesse d'enfant, dont nous essaierons, par des amplifications oratoires, d'augmenter la valeur en lui prêtant les qualités d'une promesse d'homme. Par la solennité unique dont nous l'entourerons, cette promesse paraîtra le point culminant de l'éducation religieuse, et rejettera dans la pénombre tout le reste.

Admettons que cette promesse soit sincère et spontanée, qu'elle ne soit pas simple formalité administrative, ce n'est toujours qu'une promesse; c'est, dans le problème de la persévérance, l'*apport humain*, la tension de la volonté humaine vers un but choisi.

Il est évident que le décret *Quam singulari* porte l'accent sur l'*apport divin*, sur l'influence sacramentelle de Jésus, sur le secours *ex opere operato* accordé aux communiants. C'est précisément parce qu'on avait trop négligé ce secours, que le pape a commandé d'y revenir.

En raréfiant l'apport divin, on avait laissé le lourd travail de la persévérance peser presque exclusivement sur la volonté humaine, qui s'est parfois raidie en efforts en soi méritoires. Pie X a eu pitié de la grande foule de ceux qui n'en peuvent pas porter si lourd, et il a prescrit de distribuer très largement l'Eucharistie. Ce que nos cérémonies doivent donc mettre en relief, c'est la rentrée, dans le problème de la persévérance chrétienne, de la part divine, c'est la thèse ancienne, apparemment nouvelle, de la *nécessité d'une alimentation eucharistique continue.* Les « Communions Générales » prescrites se chargent à merveille de cette prédication.

Cultivons, oui, certes ! la volonté de nos enfants, qui doit collaborer avec Dieu. Mais prêchons, par nos cérémonies, la prééminence du secours eucharistique. Rétablissons l'ordre des valeurs.

La génération qui décline aura peut-être quelque peine à comprendre, se scandalisera peut-être d'un tel bouleversement apporté à des habitudes qu'elle avait crues essentielles. Résignons-nous à l'inévitable.

Par contre, la génération qui monte nous apportera des âmes nourries méthodiquement de l'Eucharistie dès les premières lueurs de leur capacité d'aimer. La foi en l'efficacité de cette nourriture, distribuée comme l'Église veut qu'elle soit distribuée, autorise les plus beaux espoirs.

Ve QUESTION

Durée du catéchisme. — Évidemment, pour appliquer ce programme de Pie X, il faut s'occuper des enfants pendant toute la durée de l'âge scolaire. Ce n'est pas commode. Cela bouleverse nos habitudes, nos règlements. Il est difficile d'indiquer une méthode. Nous avons, plus qu'autrefois, besoin d'être aidés. Nous finirons peut-être par trouver des catéchistes dévouées, qui comprendront, et qui, ayant compris, nous aideront.

L'essentiel est d'abord d'admettre les principes de Pie X. Une fois posée cette base solide, il nous reste à vouloir, à chercher, à essayer... Nous laisserons à Dieu le soin de faire le reste. »

Nous n'avons pas à insister sur l'importance de tels docu-

ments. Personne ne nous fera grief d'avoir, pour les publier, ajourné les conclusions générales de notre enquête. Sans attendre que ces conclusions soient publiquement tirées au clair, que chacun s'applique à éveiller l'opinion autour de soi au sujet des questions qui nous occupent. Elles sont, au vrai, d'un intérêt vital pour l'avenir de l'Église.

Pour la lettre que nous venons de citer, nous ne saurions trop en remercier l'auteur. Non seulement nous ne la jugeons pas, comme il le craignait, trop longue, mais nous eussions souhaité qu'il insistât davantage sur certains points où son esprit de foi et son sens pratique eussent fait encore de la lumière. Notamment dans la réponse à notre cinquième question.

Cette question des « catéchismes » nous intéresse infiniment. Des catéchistes dévouées, Dieu merci, il s'en trouve. Mais il s'en trouverait davantage et de plus dévouées encore si on leur faisait faire un travail qui exige d'elles plus d'esprit et de cœur que les horrifiantes séances de rebâchage auxquelles on les condamne le plus souvent, pour un profit spirituel qui peut leur paraître assez problématique. Nous voudrions pouvoir travailler de toutes nos forces à mettre au point ces choses. Mais n'anticipons pas.

(*A suivre.*)

fr. Bertrand Mouthiez, O. P.

Vie chrétienne et action catholique

Que l'Action Catholique, si la vie chrétienne des... acteurs est indigente, ne puisse produire que des fruits trop hâtifs, d'une valeur et d'une conservation médiocres, c'est un fait d'expérience, tout à fait conforme aux principes naturels et surnaturels. Les quelques livres que voici tendent à illustrer, une fois de plus, cette banale assertion.

Les Franciscains

Le *Poverello*, l'élan inouï qu'il imprima au monde, la postérité innombrable depuis sept siècles qui vit de son âme, l'idéal de petitesse qu'il propose et qu'il atteint, — et qui déçoit par sa sublimité les premiers (ou les seconds) disciples de l'amant de Dame Pauvreté, l'effort séculaire cependant de millions de créatures pour gravir les pentes austères de l'Alverne — du Calvaire — en mettant leurs pas dans les pas du Séraphique stigmatisé, — le splendide modèle, en vérité, et la prodigieuse aventure !...

Mais fort malcommode à écrire. Si malcommode que notre auteur (1), choisi entre mille, hésita longtemps, ébaucha, renonça, reprit, délaissa, et de guerre lasse se résignant enfin à donner le *Bon à tirer*, ne produisit que comme malgré lui un livre délicieux autant que nécessaire.

Un profane, un laïc, peut-il assez comprendre les Franciscains, leur bure et leurs pieds nus, leur archaïsme et leur modernité, leurs divisions et leur zèle fraternel, l'essence de leur esprit ? L'homme du siècle pénètre-t-il l'homme du cloître, quand celui-ci s'oppose par toutes ses doctrines et par tout son « standard » de vie aux maximes et aux pratiques du monde ? Les Franciscains ont répondu : Mineurs,

(1) M. Alexandre Masseron, *Les Franciscains*. Grasset. Collection *Les Grands ordres monastiques*. — 15 fr.

Conventuels et Capucins — les trois familles issues d'Assise — ont adressé à M. Masseron, leur hôte et leur ami, les éloges et les mercis d'une gratitude sincère.

Aussi bien, notre auteur avait de longtemps étudié la vie franciscaine, les documents d'autrefois et ceux d'aujourd'hui, les couvents de France et d'Italie, d'Espagne et de Belgique et d'ailleurs. Il avait été admis jusque dans les réfectoires et dans les noviciats, dans les chapelles. Même, une porte indulgente, entr'ouverte par très grand privilège, lui avait livré le secret d'un « Chapitre » édifiant... L'amitié de Gardiens et d'érudits de l'Ordre, — une tête bien faite, — un cœur qui sait comprendre, — et une plume plus habile à chaque nouvel ouvrage, n'est-ce pas de quoi nous assurer que le livre est vrai, et, de surcroît, un grand et un beau livre ?

L'éducation et la formation du caractère (1)

C'est le maréchal Foch qui fournit la division de cette plaquette (2), laquelle est d'un maître.

Le caractère, dit le R. P. de Pully, est « une volonté éclairée, forte, capable de décision et de ténacité ». Oiseau rare, mais qu'une éducation sage et persévérante peut aider à multiplier. Les jeunes générations ne manquent pas des qualités volontaires; elles ont l'audace, le cran, la virilité. Mais leurs convictions sont peu assises, la raison cède le pas au sentiment, la neutralité devenue laïcisme engendre le psittacisme et tue la personnalité en trop d'élèves mal préparés. L'élite intellectuelle catholique ne durera et ne pourra se renouveler que par la formation catholique des esprits. Seule elle porte le potentiel humain au maximum et ouvre au potentiel divin, à la grâce, les avenues de la volonté qu'elle fortifiera. Alors l'aboulie, la timidité, la défiance de soi, l'indécision, s'atténueront, disparaîtront; la ténacité prolongera l'élan victorieux...

Le R. P. est un merveilleux professeur d'énergie.

(1) R. P. de Pully, S. J. Chez Aubanel fils aîné, Avignon. — 7 fr. 50 franco.

L'Église et le problème de l'autorité (1)

La crise de l'autorité, flagrante, ne dérive-t-elle pas de la crise des volontés ? Le R. P. Coulet s'est emparé de cette actualité, à sa manière nette et ferme, sachant que la lumière projetée sur la plaie facilite l'exploration et par là même devient facteur de guérison.

Le R. P. constate le mal et sa gravité; il scrute les causes, il propose les remèdes. Et avant d'en venir aux applications, il établit l'origine de l'autorité, qui est le Bien commun — Dieu n'a créé que pour le bien — et les devoirs qui découlent de ce concept, tant pour le chef que pour le sujet. Les trois dernières conférences (l'ouvrage, comme on sait, n'est autre que le Carême 1931 de la Primatiale de Bordeaux) étudient l'autorité dans l'Entreprise, dans l'État, dans l'Église, — ses devoirs, ses droits, ses garanties.

Certains, auditeurs ou lecteurs, ont parfois reproché au R. P. d'être plus conférencier que prédicateur, de ne citer jamais (ou autant dire) ni les Pères ni l'Écriture, et de porter dans la chaire les discours de la tribune. *Positis ponendis*, n'est-ce pas une critique analogue qui voulut atteindre Lacordaire ? Onze ans de succès dans les cathédrales de France, une flatteuse invitation américaine cette année même, vengent assez le bon semeur d'actuelle et nécessaire parole. Il ne fait pas étalage de scolastique et de scripturaire : il se contente d'appliquer la pure doctrine et l'éternelle vérité, puisée dans les maîtres de la théologie, dans les Encycliques des derniers Papes, comme dans la Révélation méditée à loisir, aux problèmes d'aujourd'hui, dont le fond est pareil à ceux d'autrefois : *pergat feliciter !*

La Vie de Travail

L'autorité reste en jeu dans ces études directes (2), généreuses, audacieuses, pénétrées du plus pur esprit chrétien,

(1) R. P. Coulet, S. J. Éditions Spes, Paris. — 10 fr.
(2) Congrès de l'A. C. J. F., Nancy, 1930. Librairie de la Jeunesse Catholique, Paris. 129 pages, s. p.

qui manifestent une si heureuse vitalité de l'A.C.J.F. — Du reste, le Congrès des 20.000 à Lourdes, sous la présidence de S. Exc. Mgr Gerlier, qui fut président général de l'Association, a fourni la preuve éclatante que celle-ci n'en est pas à s'appliquer le triste « Laissez les morts ensevelir leurs morts ».

Elle étudie bravement le problème des classes, le prolétariat, le régime agraire, le milieu étudiant : toute la jeunesse catholique, qu'elle veut unie, où elle travaille à former des élites en contact permanent et fraternel avec la masse, pour que, par des « efforts disciplinés, les fruits du travail humain mûrissent bientôt dans une société plus chrétienne, au grand soleil de Dieu ».

Initiation chrétienne

Peut-on dire en effet que la société soit toujours chrétienne, quand des jeunes gens — et pas tous incultes — arrivent à la veille du mariage sans avoir « reçu la grâce du baptême; ils n'ont pas été au catéchisme; à peine ont-ils entendu parler de Dieu et de l'Église » ! Ces paroles, de Mgr Petit de Julleville, dans la préface du livre (1), font frémir. Le présent « manuel catéchistique pour les adultes » préparera les âmes de désir. La doctrine est sûre et simple. Son vocabulaire est accessible, bien qu'il eût gagné à se dégager encore plus d'une terminologie qui pourrait, à des esprits trop neufs, paraître étrange ou hermétique. Il est bien entendu, du reste, que le catéchiste expliquera son texte et servira, à l'occasion, de dictionnaire vivant : entre nos manières de penser et de dire, à nous qui avons sucé la foi avec le lait de nos mères, et les habitudes des... païens qu'il nous faut instruire, c'est tout un monde qui s'interpose !

C'est pourquoi le manuel de M. Rapp est le bienvenu. Il est clair, aussi complet que possible, et des questionnaires bien établis, en fin de chapitre, rassemblent et font saillir les points essentiels. Les « pratiquants » eux-mêmes y pourront profiter.

Un livre sur le mariage

Les fiancés, une fois acquise la science élémentaire de la religion, ont besoin d'une instruction spéciale sur les devoirs

(1) Abbé Marcel Rapp. Bloud et Gay, Paris. — 12 fr.

du mariage. Le R. P. Hardy Schilgen, S. J., publia pour eux une brochure (1) qui en quatre ans fut répandue à 140.000 exemplaires, et dont il a souhaité étendre le bienfait aux pays de langue française. Il le mérite.

Certes l'ouvrage n'est pas écrit pour les enfants. Le prêtre y puisera la matière d'instructions — de discours de circonstance s'il veut — utiles et nécessaires au confessionnal, au catéchisme de persévérance, au cercle d'études, en chaire. Il s'inspirera de la netteté et de la réserve à la fois du R. P. Par là il empêchera des crimes : le mot n'a rien d'exagéré, hélas ! Les époux, à lire ces pages saines qui bannissent toute déclamation et tout excès, qui exaltent la beauté du mariage et de l'œuvre du mariage, et qui flétrissent les profanateurs et les conséquences de leurs fautes, les époux comprendront mieux leur tâche, et s'y donneront avec plus d'amour.

Vous serez pêcheurs d'hommes

L'apostolat du prêtre doit être aidé par celui du laïc : Pie XI l'a souvent rappelé. Or voici l'A.P.A. ! et présenté par une plume experte et pleine d'entrain (2), qui sait instruire et toucher. L'Apostolat par l'Amitié naquit en 1917, dans une sapinière des Vosges où le R. P. de Pully et M. Jabouley souffraient pour la France. Ils rêvèrent de refaire l'âme française, par l'apostolat individuel, par l'intimité du cœur à cœur, par la fraternelle sympathie qui conquiert et peu à peu, dans tous les milieux, finit par créer une élite morale plus facile à conduire au catholicisme, ou à faire monter vers l'idéal de Jésus-Christ. Ils rédigèrent le programme : à cinquante exemplaires polycopiés. Voilà vingt adhérents. En avril 1918, ils publient le Bulletin « Pêcheurs d'hommes », à cent exemplaires. Voilà fondée l'Union des Apôtres par l'Amitié. En 1920, des cadres s'organisent pour soutenir le mouvement qui s'est étendu. Une Union féminine s'adjoint. Des filiales se fondent. Les évêques approuvent. Le Pape bénit. Les âmes se relèvent et sont gagnées à Dieu...

Lisez la belle histoire, et devenez « pêcheurs d'hommes »

(1) Adaptée de l'allemand par L. Honoré, S. J. Casterman, Paris et Tournai. 140 pages, s. p.

(2) Marguerite Perroy. Aubanel fils aîné, Avignon. — 5 fr. 50 franco

Silhouettes de lotissements

Singulier apostolat que celui du bled rouge autour de Paris ! « Les admirables prêtres » à qui ce livre est dédié (1) se heurtent « à un dénuement d'une cruauté, d'une continuité inexorables », parmi les cinq millions de mal-lotis, dont ils partagent les souffrances et qu'ils acheminent vers le Christ, autant que faire se peut, à coups d'héroïsme et de foi incessants. Faites connaissance avec le Père Guillet, le cordonnier vendéen devenu curé de Villepinte, avec trois vicaires : un père de huit enfants, un assureur et une demoiselle, — logé dans une hutte, ou sur les chemins, — et très fier de transporter dans sa brouette une statue pour son église. Ou avec M. Boulard, un débutant sexagénaire, dont le premier succès est la cantine scolaire; il en est à la fois directeur et participant. Admirez M. Baudet, qui fait tenir 115 personnes dans une boutique de 3 mètres sur 4, qui bâtit deux écoles, un jardin d'enfants, un patronage, restaure une église, perfectionne le cinéma, prépare deux paroisses filiales, et se voit en récompense « doté » d'un vicaire qui fut ingénieur et père de quatre enfants, et devint prêtre sur le tard. Etc.

Les traits originaux ne manquent pas. Une maman demande une messe d'actions de grâces parce que sa fille est enfin divorcée. Une autre fait brûler « un cierge à Jésus-Christ » pour la guérison de son fils, qui meurt baptisé *in extremis*. Un curé se fait cimentier et débute le jour de la Fête-Dieu; un coin de sa paroisse est évangélisé par l'ex-curé de Chalcédoine, prêtre arménien, dont les ouailles sont toutes arméniennes ! La Grange des Noues, où l'Administration elle-même perd son latin et ne vient pas à bout du recensement !... et où « s'endimancher, c'est mettre ce qu'on trouve de plus sale », à cause de la boue !

Le pittoresque abonde dans ces pages : sur place, il est cruel. La conquête n'est pas un jeu. Les conquérants sont des héros.

Le Zèle

Le R. P. Dartigue, qui le soir de Noël 1929 fut frappé de congestion cérébrale, en chaire, avait donné une première

(1) Abbé Collin, curé de Meudon. Bloud et Gay, Paris. — 12 fr.

édition de ses Causeries de retraite fermée. Une seconde, plus parfaite, est déjà publiée par ses amis : c'est assez dire la valeur de l'ouvrage (1). Il étudie les motifs de zèle (prix de l'âme, mission de Notre-Seigneur, notre vocation), — la nature du zèle, qui est une délégation de Jésus-Christ et non un égoïsme déguisé, — les manifestations du zèle : prière, parole, actes, œuvres, presse, exemple, sacrifices, travail, — enfin les difficultés et les triomphes du zèle.

L'âme du R. P. transparaît dans son œuvre. Apostolique évidemment, et nuancée, hardie et retenue, d'une expérience à quoi rien n'échappe des situations et des consciences, très fine et qui sait et veut s'imposer quand il faut... La main de fer dans le gant de velours, ou plutôt le cœur qui sait se faire tout à tous, pour tout gagner à Jésus-Christ. Cet apôtre pouvait à bon droit se permettre d'enseigner les méthodes de l'apostolat : il pratiquait les meilleures.

Nous souhaitons qu'une troisième édition sorte sans tarder : La Bastiolle lui donnera la présentation classique désirable. Le zèle et les œuvres ne manquent pas; le R. P. empêchera qu'ils comportent, ici ou là, trop de *magni passus extra viam.*

René Cardaliaguet.

(1) Causeries par le R. P. Dartigue, S. J. La Bastiolle, Montauban. — 15 fr., franco 16 fr.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † Benjamin-Octavius, episc. Versalien.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).